

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.-U., \$3.50.

Tout semestre commencé se paie en entier.

On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XIII.

No. 14.

JEUDI, 6 AVRIL 1882

Prix du numéro : 7 centimes.—Annonces, la ligne : 10 centimes

Toute communication doit être affranchie.

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

AVIS

L'administration de *L'Opinion Publique* fait appel aux abonnés retardataires et les prie de payer ce qu'ils doivent dans le plus bref délai. Elle regretterait d'user de sévérité à l'égard de ceux qui ne répondraient pas à cet appel. Les améliorations qui ont été faites à ce journal ont demandé et demandent tous les jours beaucoup de dépenses. Les abonnés en tiendront compte à l'Administration, elle ose l'espérer. *L'Opinion Publique* est une publication nationale qui mérite d'être encouragée. Ses nouveaux propriétaires feront tous les efforts possibles pour répondre au désir de tous ceux qui leur donneront leur patronage. Rien n'est changé quant aux conditions d'abonnement : Pour le Canada, \$3.00 par an ; pour les Etats-Unis, \$3.50.

S'adresser à la CIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND, Bureaux de *L'Opinion Publique*, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

GRAND PROJET ET CRAINTES PUÉRILES

On s'étonne souvent outre mesure de l'accueil peu encourageant que reçut d'abord de ses contemporains le grand Galilée lorsqu'il leur révélait que la terre, loin d'être immobile comme on le croyait alors, tournait autour du soleil. Et il est d'usage de partir de là pour accuser l'Eglise d'ignorance et d'hostilité à tous les progrès de l'esprit humain. Cette injustice nous a toujours révoltés, et il nous semble que ceux qui s'en rendent coupables ne regardent guère ce qui se passe de nos jours. Les sciences ont fait des progrès immenses ; leurs conquêtes sur la nature ne se comptent plus. L'éducation a pénétré les peuples, et l'on est habitué aux grandes découvertes. Malgré cette diffusion des lumières, se produit-il de nos jours un seul projet sans qu'il lui vienne de toutes parts les attaques les plus injustes et une hostilité telle que, si les hommes qui veulent en doter le monde n'étaient pas aiguillonnés par l'amour de la gloire ou du gain, ils succomberaient à la lutte.

Ces détracteurs du génie trouvent toujours des auditeurs dans la foule, et ce n'est que le jour où l'invention nouvelle entre triomphalement dans le domaine de la réalité qu'ils rentrent sous terre. C'est alors que l'on s'étonne qu'elle n'ait pas été tout d'abord acceptée avec empressement. On croirait à peine aujourd'hui que, pendant de longues années, on n'osait entreprendre de traverser l'Atlantique avec un steamer, parce que les savants prétendaient qu'il serait impossible de trouver des vivres nécessaires sur un navire pour y placer le combustible nécessaire à l'alimentation des feux de la machine pendant un voyage de quinze jours !

Le monde savant est aujourd'hui saisi, en France et en Angleterre, d'un projet gigantesque qui intéresse une partie de l'Europe : le percement d'un tunnel sous la Manche entre la France et l'Angleterre. On sait que la traversée entre ces deux pays est aussi courte que difficile et que les voyageurs n'oublient guère les deux heures qu'elle dure. Le tunnel supprimerait cet ennui et multiplierait le mouvement de Paris à Londres. Ces deux villes, les plus grandes, les plus riches cités du monde ne seraient plus séparées que par quelques heures et n'en feraient plus qu'une pour ainsi dire. La réalisation de ce projet gigantesque, à l'étude depuis plusieurs années, serait le couronnement de l'œuvre scientifique du XIX^e siècle. Mais se réalisera-t-il ? Voilà la question. On ne voit plus guère d'objection à son exécution. Plusieurs compagnies se disputent l'honneur de mener l'entreprise à bonne fin. On croit pouvoir percer les 21 milles qui séparent les deux rives, de Douvres à Sainte-

Marguerite, en cinq ans. Le tunnel traverserait une couche de grès imperméable à trente mètres au-dessous du niveau de la mer.

Mais voilà qu'au moment où l'on va se mettre à l'œuvre surgit une opposition inattendue. Des alarmistes ont aperçu dans ce tunnel la ruine de la Grande-Bretagne. C'est par ce souterrain que s'avancera peut-être un jour une armée d'invasion pour ravager l'Angleterre. Vienne un nouveau Guillaume le conquérant, ou un nouveau Bonaparte, et c'en est fait de l'Angleterre.

L'homme qui a soulevé cette objection n'est pas le premier venu. On le regarde comme un des premiers généraux de l'empire. Nous avons eu l'avantage de voir parmi nous ce grand capitaine, et aussi l'honneur d'en être fort mal traité par nous, Canadiens-Français. On se rappelle encore bien ici le général Wolseley, envoyé au Nord-Ouest en 1870, à la tête de trois bataillons, à la suite des troubles du Nord-Ouest. On n'a pas perdu le souvenir de cette glorieuse expédition où le vainqueur, après s'être assuré que ceux qui auraient pu lui opposer de la résistance se retireraient sans coup férir, emboucha ensuite la trompette du conquérant. C'est ce même général Wolseley qui, depuis, s'est distingué en Abyssinie, qui a signalé à ses concitoyens ce danger imminent pour l'Angleterre. Il a trouvé un compagnon aussi perspicace que lui dans la personne de l'amiral Dunsany. Et tous deux sont partis en guerre contre ce projet du tunnel.

Mais, nous dira-t-on, ces deux autorités militaires ne prétendent pas qu'advenant une guerre entre la France et l'Angleterre, le tunnel pourrait servir tout d'abord à une armée d'invasion ? Il serait absurde de supposer qu'il se trouve sous le ciel des hommes assez audacieux pour se risquer dans un souterrain qui les ensevelirait aussi sûrement que les flots de la mer Rouge ont englouti les Egyptiens de Pharaon ! Sans doute le général Wolseley ne va pas jusqu'à prétendre que le tunnel amènerait en Angleterre les premiers envahisseurs. Non ; cela serait trop absurde. Mais qu'une flotte de steamers jette cinquante mille Français en Angleterre, dit-il, et que ceux-ci s'emparent de l'extrémité anglaise du tunnel, et les îles britanniques sont presque conquises. Une fois maîtres de ce débouché important toute l'armée française pourrait passer en Angleterre sans que la marine anglaise put faire quoique ce soit pour protéger le pays.

De prime abord, l'objection au percement du tunnel posée de cette façon, pourrait paraître assez plausible ; mais lorsque l'on s'y arrête un peu elle ne tient guère. Il est entendu que le tunnel du côté anglais devra déboucher au milieu de Douvres, une place forte, qui verrait ses fortifications s'augmenter si ce grand projet s'exécutait. A une petite distance de Douvres se trouve un camp retranché, ce qui rend encore moins probable le coup de main que suppose le général Wolseley. Compte-t-il aussi pour rien toutes les inventions modernes ? La science de nos jours n'a-t-elle pas tout ce qu'il faut pour rendre le passage du tunnel impossible ? A quoi serviraient alors les mines, la dynamite, les torpilles, et l'électricité qui peut donner la vie à tout cela, même à une grande distance !

Mais il y a plus que tout cela. Le tunnel coûtera des millions et des millions et quels gouvernements, quels particuliers les risqueront dans une telle entreprise sans une certitude parfaite qu'en cas de guerre ce passage sera neutralisé, ne servira jamais à des fins militaires !

Si l'Angleterre est destinée à voir encore sur ses côtes les feux des envahisseurs, ce sera la mer qui les lui amènera. En 1802, Bonaparte avait réuni à Boulogne une immense armée que la flotte française devait transporter en Angleterre. Mais la marine anglaise veillait, et la rage dans l'âme, Napoléon dut renoncer à porter la guerre au cœur de son implacable ennemie. On rapporte qu'en partant pour l'île de Ste-Hélène, il aperçut un navire dominé par un panache de fumée. S'étant informé de ce que c'était, on lui dit qu'il avait devant les yeux un navire à vapeur, le navire que Fulton lui avait offert autrefois. Le grand vaincu poussa un soupir de désespoir, et dit que s'il avait encouragé cette admirable invention c'en était fait de la puissance de l'Angleterre. Tout le danger d'une invasion en effet pour la Grande-Bretagne, est dans la navigation à

vapeur. Que la marine française, qui est aujourd'hui bien redoutable, soit un jour en état de tenir tête à la marine britannique, et une flotte de débarquement pourra facilement en quelques heures transporter une armée d'invasion en Angleterre.

A.-D. DECELLES.

LA RÉVOLUTION

EN ITALIE ET LES ÉTRANGERS

La Civiltà Cattolica a commencé l'année dernière et poursuit cette année une étude des plus intéressantes sur la décadence de la pensée en Italie. Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt pour les lecteurs de *L'Opinion Publique* de suivre, au moins d'un regard rapide, ce mouvement d'un peuple vers le positivisme et le philosophie et vers le réalisme en littérature. Ils y gagneront de connaître mieux cette révolution qui menace aujourd'hui le monde entier, et d'apprendre, par le malheur des autres, à se prémunir eux-mêmes contre ses menées d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus déguisées.

Pour qui a étudié Dante, le Tasse, l'Arioste, ou encore Michel-Ange, Raphaël, Fra Angelico, il est un sentiment pénible qu'il ne peut manquer d'éprouver en lisant les livres ou en contemplant les tableaux faits de nos jours en Italie. La poésie et les arts y ont perdu leurs formes et leur chaleur nationales pour prendre une forme et une chaleur étrangères. Ainsi en est-il aussi de la philosophie, et l'Italie qui, dans un autre âge, imposait aux Français, aux Allemands et aux Espagnols ses claires et profondes pensées, tout aussi bien que son goût délicat et pur, en est réduite aujourd'hui à se glorifier d'emprunter aux peuples d'au delà des Alpes leurs élucubrations légères ou ténébreuses, et à mendier près d'eux le rayon de soleil dont elle veut éclairer ses peintures. Etrange contradiction ! quand elle était foulée aux pieds par l'étranger qui se battait pour elle, l'Italie, comme autrefois la Grèce, régnait sur la moitié de l'Europe, et aujourd'hui, elle se prétend libre et elle git enchaînée dans le plus honteux esclavage, l'esclavage intellectuel, aux pieds de ses voisins du Nord.

Et quelle peut-être la cause de cette révolution désastreuse ? Pour nous, ce n'est l'effet ni du temps, ni de la politique, mais bien celui des sectes antichrétiennes. La main cachée qui sapa le trône et l'autel est la même qui prépara, dans l'antre ténébreux des loges, une philosophie et une littérature dont l'objet a été, selon l'expression de Gioberti, de dénaturer le caractère des Italiens et de produire la décadence morale de la nation.

Les agents de cette conspiration furent d'abord des étrangers. Un poète vint de la Grande Bretagne pleurer sur la poussière sublime de l'Italie, disait-il, mais, en réalité, exagérer ses misères, corrompre sa jeunesse et surtout semer sur son sol encore vierge les idées nouvelles, filles de la révolution française. Georges Byron, si justement nommé tant pour ses qualités que pour ses vices, l'Alcibiade britannique, se montra, jeune encore, le disciple enthousiaste de Mirabeau et de Robespierre. La révolution française n'était-elle pas la glorification de l'individu et le triomphe du mal ? Peu après, il devint le poète licencieux et l'aristocrate stoïque et libertin que l'Europe connaît. Un jour, la Suisse vomit sur l'Italie ce sectaire gorgé de vices, et tour à tour Venise, Ravenne, Pise et Gênes eurent à pleurer ses victimes. Quand il passa en Grèce, il laissa dans son Don Juan un ouvrage tout saturé de son scepticisme et de sa dépravation. Depuis lors, combien de Don Juan l'Italie n'a-t-elle pas vus sous le nom de libéraux !

Don Juan eut pour auxiliaire dans cette œuvre de corruption morale et intellectuelle, *Corinne*, qui l'avait précédé un peu. *Corinne*, chacun le sait, est le titre d'un roman écrit par la baronne de Staël, l'aimable vivandière de l'armée libérale. Quand elle daigna franchir les Alpes et venir fouler de ses pieds le sol de la pauvre Italie, l'Italie alla en foule acclamer sur son passage la fille du grand Necker, la persécutée de Bonaparte. Quels éloges enthousiastes ne jetèrent pas à ses pieds tous les chevaliers errants de la littérature ! Elle, reboute, loquace, batailleuse, instruite, leur imposa en retour ses jugements comme autant d'oracles, et quand

ce Voltaire féminin publia son roman, elle conquit tout aussitôt par son ton dramatique, ses lazzi et ses légèretés, un empire incontesté sur les incrédules, les viveurs et les beaux Narcisse italiens.

Que Mme de Staël appartint à la secte des illuminés, ses écrits en font foi ; et Chateaubriand fait observer avec beaucoup de raison que les passions du monde auxquelles elle se trouva mêlée faussèrent son jugement, rendirent son style âpre et amer et lui firent substituer aux inspirations créatrices de son génie les fumées de la colère et les insolences de l'orgueil. Si elle vivait de nos jours, elle prendrait sa place parmi les écrivains infectés de Tudescomanie. Pour elle, en effet, les descendants d'Arminius étaient de vrais patriarches, tout loyauté, tout noblesse de sentiments, le type à jamais inimitable de toutes les vertus privées et publiques ; les écrivains allemands, dit-elle encore, sont les vrais interprètes de la pure idée, de la haute raison, des sentiments délicats. Comment les Prussiens ne lui ont-ils pas encore élevé une statue sur les rives de la Sprée ? Ingrats ! Pour les Italiens, si, comme toujours, ils oublièrent vite les grâces de *Corinne*, ils ne perdirent pas aussitôt le souvenir des funestes exemples donnés par cette dame, et longtemps encore ils en ressentirent la pernicieuse influence.

Tout au rebours de Mme de Staël, lady Morgan détestait mortellement les Allemands et aimait les Italiens. Aussi comme elle eût désiré les arracher au joug de la superstition romaine ! Dans ce but, elle passa de France en Italie, y resta trois ans et publia sur ce pays un livre dont Byron vanta beaucoup l'esprit libéral. Elle aussi, lorsqu'elle peignait les mœurs italiennes, telles qu'elle les voyait au travers du prisme de son imagination, trouva grand nombre d'adulateurs et de courtisans, prêts à vilipender avec elle tout ce qui avait la gloire de leurs ancêtres. Ils tombaient en extase à la vue d'une femme du XVIIIe siècle qui parlait de liberté avec l'accent d'une spartiate ou de la mère des Grecques, et ils rougissaient devant elle des chaînes et de l'ignorance dont elle les prétendait entourés. Pauvres Italiens enthousiastes, ils ne voyaient pas que lady Morgan eût voulu faire d'eux des Anglais, comme elle voulait refaire Rome républicaine !

Les dames s'étaient mises à l'avant-garde de l'armée révolutionnaire : les sceptiques et les impies en formèrent le corps formidable. Une nuée de voyageurs s'abattit sur l'Italie. Des gondoliers de Venise aux cabriolets de Naples, du théâtre de la Scala, de Milan, aux temples de Pesto et aux ruines de Pompéi, ils s'en allèrent jetant partout le poison de leurs doctrines. Nous ne saurions les nommer tous, mais il en est deux qui brillèrent au premier rang et que nous ne pouvons passer sous silence : ce sont Bayle et Heine.

Bayle, tout français qu'il était, s'était, par amour pour Winkelmann, originaire de Stendhal, affublé du pseudonyme de Stendhal. L'idée de prendre un nom prussien pouvait alors passer pour une bizarrerie ; ce serait aujourd'hui regardé comme une impardonnable trahison. L'auteur des *Promenades dans Rome* fut-il, comme quelques-uns le prétendent, l'un des plus actifs et des plus infatigables ouvriers de la maçonnerie allemande, alors à l'apogée pour avoir aidé les alliés à se défaire du tyran corse ? Nous ne le saurions dire ; mais il est certain qu'il avait du franc-maçon toutes les mauvaises qualités et tous les instincts pervers. Sceptique et voltairien, il chérissait les nouveautés et fréquentait les Carbonari. Il réussit, à force d'intrigues, à entrer dans la diplomatie ; mais éconduit de Trieste par Metternich, il fut envoyé en qualité de consul français à Civita-Vecchia. Là, il se montra le zélé protecteur de la *Jeune Italie* et le chaud partisan de l'unité italienne aujourd'hui réalisée ; déloyauté et oubli de sa position diplomatique pour lesquels le Pape ne l'inquiéta pas et qui ne l'empêchèrent pas de mourir sous la protection des clefs apostoliques.

Après Byron, nul poète étranger ne fut plus funeste à l'Italie que le poète allemand, Henri Heine. Il y avait du juif dans son sang et du méphistophélique dans son caractère : il portait une haine mortelle au christianisme et il eût vu avec joie le mal triompher dans le monde. Venu en Italie avec Berne, il s'y fit bientôt connaître comme un des chefs de la *Jeune Allemagne*. C'était au temps où la révolution, enchaînée comme un serpent, commençait à caresser l'idée de l'unité sans cependant avoir encore des principes bien arrêtés. Heine donna la main à Mazzini ; et tous deux, utopistes orgueilleux, se mirent à travailler l'Italie avec cette différence que Mazzini faisait fi de la popularité et de la faveur des grands, tandis que Heine cherchait avidement l'une et l'autre et faisait de la personne le centre de tous ses projets. Quoiqu'il eût tenu en ses mains les destinées du monde, Heine ne fut rien comme homme politique. Comme poète, il fut le continuateur de Voltaire ; il eut son rictus sarcastique, il épousa sa haine contre la religion du Christ et il fut comme lui, malgré sa frivolité et son manque de profondeur, le mauvais génie de son pays.

C'est sous l'influence de ces écrivains et à l'abri de leurs principes que les sectaires italiens fondèrent leurs Ventes de Carbonari. Avec elles, l'aurore de la révolution commençait à poindre et déjà son astre se levait à l'horizon.

VENREDI SAINT

L'office du Vendredi saint commence au milieu d'un lugubre appareil ; Moïse et les prophètes ont pleuré la mort du Juste ; le Juste a prié pour ses bourreaux ; les oraisons sacerdotales sont finies : tout se prépare pour l'adoration de la croix. Le célébrant, découvre l'un après l'autre les bras de la croix, comme pour manifester le grand mystère du calvaire. Lorsqu'il l'a déposé sur le coussin, l'archevêque, dépouillé de tous les insignes de sa dignité, s'avance pieds nus, fait une première genuflexion, suivie de deux autres, à mesure qu'il avance vers la croix, qu'il adore et qu'il baise. C'est alors que le chœur entonne le chant si tendre de l'*Improperium* : *Popule meus, quid feci tibi : O non popule, que t'ai-je fait ?*

Après le pontife, les prêtres vont à l'adoration pieds nus, et puis le peuple entier vient rendre ses hommages au divin Crucifié. Et le chœur n'interrompt le chant de l'*Improperium* que pour faire entendre les paroles du *Trisagion* : *Dieu saint, Dieu saint et fort, Dieu saint et immortel*. Ce cri de l'Eglise, répété en grec et en latin, comme pour exprimer la catholicité de sa douleur sur la mort de Jésus, a quelque chose de déchirant comme le dernier adieu de l'épouse à son époux mourant. Et cet *Eleyson imas*, "Ayez pitié de nous," ce sont les enfants de cette tendre mère qui, venant de recevoir la bénédiction de leur père, lui demandent pardon de leurs offenses, reconnaissant maintenant toute leur ingratitude en présence de la dépouille mortelle du Crucifié. C'est à la fois le délire de la douleur, c'est l'amour filial et conjugal, c'est le regret du péché, qui ne peut s'exprimer que par l'exclamation : "Ayez pitié de nous !"

Tout l'office du Vendredi saint est une longue et sublime élégie : l'Eglise est une épouse éplorée qui pleure sur un tombeau. Toutefois elle ne pleure pas comme ceux qui sont sans espérance : sa douleur est calme, et de son cœur navré s'échappent de loin en loin quelques accents d'ineffable consolation. Pour elle comme pour le Prophète royal, dont elle emprunte la voix, la mort et la résurrection de la grande Victime du salut se touchent et se confondent.

De là un double sentiment de tristesse et de joie qui domine l'office et met tout à tour en jeu les deux ressorts de l'âme chrétienne, la nature et la foi. Sous ce point de vue, les Ténèbres chantées le Vendredi saint paraissent encore plus dramatiques que celles de la veille.

L'office terminé, l'Eglise s'abîme de nouveau dans son immense douleur.

L'Eglise catholique voulut un jour célébrer le Vendredi saint sur la montagne même où le déicide fut consommé. Ecoutez ce qui se passa encore au Golgotha en ce jour mémorable, et, dans l'histoire du présent, lisons celle du passé :

"C'était en 1832. L'office du matin se fit avec les cérémonies les plus touchantes par les Révérends Pères Franciscains, et j'y assistais, dit le Père de Gérard dans son *Voyage à Jérusalem*. A dîner, toute la communauté, le Père Gardien en tête, mangea à genoux ; on ne servit que du pain, de l'eau et quelques feuilles de salade. A trois heures et demie, les Pères allèrent à l'office des Ténèbres comme les jours précédents. C'était la dernière fois que je devais entendre à Jérusalem la voix du prophète d'Anatoth et cette idée me rendit encore plus sensible la vivacité et la tendresse de ses plaintes. Vous avez pu quelquefois remarquer combien autrement vive est l'expression que font les paroles et les vœux de ceux qu'on aime, lorsque l'heure de la séparation est arrivée, lorsque surtout on a l'intime conviction qu'on ne se reverra plus, que c'est pour la dernière fois : alors plus que jamais le cœur se serre, les soupirs s'exhalent, les yeux se mouillent de pleurs ; c'est une espèce de souffrance peu différente de celle que produit la rupture des liens que la mort vient briser. Telles et plus pénibles encore étaient mesangoisses, quand Jérémie m'a fait entendre ces paroles si parfaitement en harmonie avec le mystère douloureux du Vendredi saint et avec les pensées qui roulaient dans mon âme. Afin de graver plus profondément dans les esprits le souvenir de la passion et de la mort du Sauveur et d'exciter plus fortement dans les cœurs les sentiments de componction, de reconnaissance et d'amour qu'elles doivent produire, les Pères font, le Vendredi saint de chaque année, une cérémonie tout à fait conforme au génie des Orientaux et dont on ne trouve d'exemples que dans les missions d'Asie, qui, probablement, l'ont empruntée de ce qui se pratique en Palestine.

"Au moyen d'une figure en relief, de grosseur et de grandeur naturelles, dont la tête et les membres sont flexibles et se prêtent aux divers mouvements qu'on veut leur imprimer, ils représentent le crucifiement, la descente de croix et la sépulture de Jésus-Christ, de manière à rendre sensibles et frappantes toutes les circonstances principales. Cette cérémonie, à la fois touchante et terrible, eût lieu sur le déclin du jour, au milieu d'une multitude immense d'hommes, de femmes, d'enfants, attirés, les uns par une piété sincère, les autres

par une curiosité toute profane. Les Pères de la Terre-Sainte, réunis dans la chapelle de la sainte Vierge, en sortirent vers six heures, ayant à leur tête celui d'entre eux qui, escorté des jeunes Arabes du monastère, portait le crucifix. Les religieux et les fidèles, marchant lentement sur deux lignes, un flambeau à la main, récitaient sur un ton aigu et plaintif, tantôt le *Miserere*, tantôt le *Stabat*.

"La procession s'arrêta à l'autel de la *Division des vêtements*, ensuite à celui de l'*Improperium* pour y entendre quelques paroles simples, mais pleines d'onction que lui adressa un Père espagnol sur les scènes douloureuses de la Passion que rappellent ces deux endroits. Puis elle continua sa marche sans interruption vers le sommet du Golgotha. Là, le religieux qui portait le crucifix, le déposa respectueusement au pied de l'autel, et le Père espagnol revenant à son discours, poursuivit, en présence de la multitude attendrie et fondant en larmes, le lamentable récit des souffrances et des ignominies du Sauveur, jusqu'au moment où il fut mis en croix.

"En cet instant il cessa de parler, et l'image de Jésus ayant été attachée avec des clous sur le bois, ce crucifix fut élevé et posé à la place même où avait été enfoncée la véritable croix sur laquelle fut consommé le salut du genre humain. Le bon Père alors, d'une voix interrompue et presque étouffée par les gémissements, retraça les dernières paroles et les derniers moments de l'auguste Victime s'immolant en ce lieu, pour expier nos péchés et nous réconcilier avec son Père. Mais il devenait de plus en plus difficile de l'entendre : la foule déjà violemment remuée par ce qui avait précédé, n'était plus attentive à ce qu'elle voyait et les paroles arrivaient à peine à elle au milieu des cris, des sanglots, des soupirs et des larmes.

"Après un quart d'heure accordé à la douleur pour lui donner le temps de se soulager en s'exhalant, l'un des Pères, muni d'une tenaille et d'un marteau, monta à la hauteur de la croix, enleva la couronne d'épines, et tandis que les frères soutenaient le corps au moyen d'écharpes blanches passées autour des bras, il arracha les clous des mains et des pieds et bientôt l'effigie du Christ fut descendue à peu près de la même manière qu'avait été descendu le Christ lui-même. Le célébrant et successivement tous les religieux s'avancèrent en silence, se prosternèrent et baisèrent avec respect la couronne et les clous qui furent immédiatement présentés à la vénération de la multitude.

"Bientôt la procession se remit en marche dans le même ordre qu'elle avait suivi pour monter au Calvaire.

"La couronne et les clous étaient portés dans un bassin d'argent par un religieux et l'effigie par quatre autres, de la même manière que l'on porte un mort au tombeau.

"On s'arrêta à la pierre de l'*Onction*, pour imiter en cet endroit la pieuse action de Joseph d'Arimathie, de Nicodème et des saintes femmes. Toutes les choses nécessaires avaient été préparées : la pierre était recouverte d'un linge blanc très fin, sur les coins étaient les vases de parfum. Le corps, enveloppé d'un suaire, y fut déposé, la tête appuyée sur un coussin. Le célébrant l'arrosa d'essence, fit brûler quelques aromates et après avoir prié quelques instants en silence, exposa, dans une courte exhortation, le motif de cette station. De là, on reprit le chemin de l'église : la sainte effigie fut placée sur le marbre du saint Sépulchre et un dernier discours mit fin à la cérémonie."

Un normand racontait à un autre un fait absurde et tout à fait incroyable.

—A d'autres, dit le premier, tu veux rire.

—Non, parbleu ! foi de chrétien !

—Le parierais-tu ?

—Oh ! non, mais je le jurerais !

* *

Dialogue entre un professeur d'arithmétique et son élève :

—De 6 ôtez 3.

—M'sieu, je ne sais pas !

—Voyons, tu as 6 pommes, je t'en demande 3 ; combien t'en reste-t-il ?

—Il m'en reste 6.

—Mais non, puisque je t'en demande 3.

—Oui, mais je ne vous les donne pas.

* *

Un visiteur de l'Exposition, le jour de son arrivée, entre dans un restaurant et se fait servir à dîner.

Du potage au dessert, tout se trouve être d'une médiocrité intolérable.

Le client ne dit rien, mais mange moins encore. L'addition soldée, il fait demander le maître de l'établissement.

—Monsieur, lui dit-il, je voudrais que vous m'embrassiez.

Le gargon étonné, recule, craignant d'avoir affaire à quelque fou.

—Embrassez-moi, vous dis-je, répète le client, car c'est la dernière fois que vous me voyez.

NOS GRAVURES

Le Général Skobelev

Nos lecteurs ont eu connaissance des discours prononcés dernièrement par ce général russe à Saint-Petersbourg et à Paris, discours dans lesquels l'Allemagne est prise directement à partie dans des termes d'une violence inouïe. Toutes les feuilles parisiennes ou étrangères se sont emparées de l'incident et ont fourni à ce sujet des détails sur lesquels nous n'avons pas à revenir.

Nous nous bornons à donner un portrait du général, qui vient d'être rappelé en Russie, en y joignant une courte biographie.

Le général Skobelev, personne ne l'ignore, est un des officiers les plus brillants, un des généraux les plus capables de l'armée russe. Dans la guerre de 1877-78, il a marqué, non seulement comme un capitaine éminent, mais comme un héros.

Au passage du Danube, devant Sistova, Skobelev, suivi seulement de 8 cosaques du Kouban, se précipitait dans le fleuve, sous le feu des Turcs, et gagnait à la nage de son cheval la rive opposée, bien avant le débarquement de l'infanterie de Radiestky.

A la tête d'une division, il emportait d'assaut la ville de Lortcha, défendue par les meilleures troupes d'Osman-Pa-



Le Général Skobelev.

cha. Tout le monde connaît ses attaques légendaires de la montagne Verie, sous Plevna, ses attaques des redoutes turques, où il entra le premier par une embrasure ; son mépris de la mort était tel que les Turcs l'avaient surnommé le *Pacha Blanc*, à cause de la couleur éclatante des vêtements qu'il portait pendant la bataille, en guise de défi aux balles ennemies.

Plus tard, quand Plevna fut pris et que les armées russes s'avancèrent sur la Roumélie, Skobelev, à la tête de sa division, traversa les neiges des Balkans en exécutant une marche que l'on peut comparer au passage du Mont-Saint-Bernard, et tomba sur le flanc gauche de l'armée turque qui attaquait le défilé de Shipka. Il la mit en déroute et, avec 3 faibles régiments d'infanterie, fit plus de 20,000 prisonniers.

L'année dernière, le brillant général mit le sceau à sa réputation militaire en enlevant l'aoul fortifié de Geok-Tépé, devant lequel les troupes russes avaient éprouvé un sanglant échec l'été précédent.

Le général Michel Skobelev est aujourd'hui âgé de 57 ans, de haute taille, le nez busqué, la longue barbe blond fauve, il présente le véritable type slave, il est, en même temps, d'une habileté proverbiale à tous les exercices du corps.

En 1878, après la 1^{re} campagne du Turkestan, il reçut successivement les croix de chevalier et de commandeur de 2^e classe de l'ordre militaire de Saint-Georges.



LE CAUCHEMAR D'ALBION

Victor Hugo et ses deux petits-enfants

L'année dernière, Paris, la France et, peut-on dire, le monde littéraire célébraient l'entrée de Victor Hugo, l'illustre poète, le génie universel, dans sa quatre-vingtième année.

Le 25 février 1882, Victor Hugo a accompli ses quatre-vingts ans.

La fête, pour moins éclatante, a été aussi sympathique cette année.

Il avait été tout d'abord décidé que cet anniversaire serait tout à fait intime; qu'il y aurait, chez Victor Hugo, à l'hôtel de l'avenue d'Eylau, un simple dîner auquel assisteraient seuls les membres des familles Lockroy, Paul Meurice et Auguste Vacquerie: le glorieux ancêtre devait être entouré de ses seuls parents.

Les petits-enfants, Jeanne et Georges, organisèrent, de leur côté, une fête sur les détails de laquelle ils gardèrent la plus grande discrétion.

Cette fête de famille a été splendide.

Nous donnons dans notre numéro d'aujourd'hui le portrait de Victor Hugo et ceux de ses petits-enfants, le fils et la fille de son fils Charles, mort en 1871.

ANNIVERSAIRE

Un chêne est vieux. Pourtant dans ses fortes ramures
Jamais plus de doux nids, plus de divins murmures
N'ont chanté sous le noir couvert;
Et jamais, quand le vent de Floréal se lève,
A ses bourgeons dorés n'a monté plus de sève;
Plus il vieillit, plus il est vert.

Un aigle est vieux. Jamais, s'élançant de son aire,
Il n'a plus bravement volé vers le tonnerre,
Dans l'air d'orage lourd et chaud;
Et jamais le grand coup de ses ailes sublimes
Ne l'a mieux emporté par delà les abîmes;
Plus il vieillit, plus il va haut.

Le soleil est très vieux. Pourtant sa face ardente
N'a jamais mieux versé sa chaleur fécondante
Aux fleurs, aux fruits, à la moisson;
Jamais plus doucement, dans l'exil où nous sommes,
Le sourire de Dieu n'a brillé sur les hommes;
Plus il vieillit, plus il est bon.

Il est très vieux aussi, le bien-aimé Poète
De qui nous célébrons par de longs cris de fête
Les quatre-vingts ans aujourd'hui.
C'est lui qui, dans un mot d'éloquence suprême,
Nous disait: "Je naquis avec ce siècle même
Et je continue avec lui."

Mais, quand elle permet qu'un tel poète naisse,
La nature lui donne un trésor de jeunesse.
L'aïeul au jeune homme est pareil;
Et l'Esprit devant qui tous les autres pâlissent,
Superbe, ne vieillit pas plus que ne vieillissent
Le chêne, l'aigle et le soleil.

Ah! longtemps, très longtemps à cet anniversaire,
Devant toi courbant tous, ô grand vieillard sincère,
Nos fronts d'émotions tremblants,
Laissez-nous voir encore, plus nobles chaque année,
Parmi les lauriers verts dont ta tête est ornée,
Briller tes jeunes cheveux blancs!

FRANÇOIS COPPÉE.

LETTRES AMÉRICAINES

LA VIE À SAINT-AUGUSTIN, FLORIDE

SAINT-AUGUSTIN, 12 février 1882.

Pour celui qui, comme nous, laisse le Canada en pleine saison d'hiver—il faisait à Québec, la veille de notre départ, un froid de trente-cinq degrés—c'est un contraste assez saisissant que de respirer, huit ou dix jours plus tard, dans une température quasi-tropicale, et d'avoir à chercher l'ombre sous les orangers chargés de leurs beaux fruits mûrs. Le climat de la Floride, spécialement sur le littoral, du côté de l'Atlantique, est en général des plus agréables. A Saint-Augustin, par exemple—la plus salubre de toutes les villes floridiennes—le thermomètre se tient habituellement entre 58° l'hiver et 80° durant l'été. La neige y est inconnue, et c'est à peine si, tous les quinze ou vingt ans, une gelée blanche y vient faire quelque tort aux arbres fruitiers. Quant à la chaleur, elle n'est jamais extrême comme chez nous, le voisinage de l'Atlantique y tempérant, là, les ardeurs du soleil. A Saint-Augustin, jamais de fièvre jaune, ce fléau de toute la région du sud des Etats-Unis, tandis que, à quelques lieues de là, sur les bords de la rivière Saint-Jean, à l'intérieur, et surtout à Jacksonville, elle sévit souvent avec rage et en chasse les habitants auxquels leurs moyens permettent de venir passer l'été dans les régions plus saines du nord.

Beaucoup de poitrinaires fréquentent Saint-Augustin avec avantage; on prétend que les asthmatiques y trouvent surtout un soulagement considérable à leur mal. A cet endroit, le rhumatisme est un mal ignoré, et même les personnes qui apportent avec elles ces douleurs aiguës, résultant de la froidure de nos contrées du nord, ne tardent pas à les sentir se fondre et disparaître sous la bienfaisante chaleur du soleil méridional. "Quand j'arrivai ici, il y a sept ou huit ans, nous disait M. de

Lauréal, aimable gentilhomme français, dont il a déjà été question dans nos lettres précédentes, j'étais perclus de rhumatisme et ne marchais que péniblement, avec l'aide d'une canne. Après quelques mois de séjour en cette ville, j'étais parfaitement guéri. Chasseur obstiné, sinon Nemrod emérite, je passe au moins un jour de la semaine à battre les bois marécageux qui entourent la ville; la plupart du temps dans l'eau jusqu'à mi-jambe, je reste toute la journée mouillé sans en éprouver jamais le moindre inconvénient; et j'ai maintenant soixante-et-quatorze ans bien comptés."

La nature géologique de la majeure partie du littoral de la Floride, du moins du côté de l'Océan—le sol y étant composé de bancs de sable et de coquillages apportés par la mer dans la succession des siècles—fait que nos céréales et notre fourrage n'y peuvent point venir. De là, grande rareté des bestiaux que l'on fait venir à hauts frais des Etats du nord. Si, d'un côté, la classe aisée souffre, à Saint-Augustin, de la cherté des viandes de boucherie, d'un autre la classe pauvre, habituée à s'en passer, trouve facilement sa nourriture et de la manière la moins dispendieuse qui soit au monde. Les gens du peuple n'ont qu'à descendre sur le rivage pour y ramasser, à pleines mains, les huitres, les crabes et les poissons de toutes espèces que l'Océan jette à profusion dans le port. Si vous joignez à ces richesses inépuisables de la mer une quantité de fruits de toutes sortes: les oranges qui mûrissent toute l'année durant, les bananes, les poires, les pêches, les figues, les dattes, les prunes et le raisin en abondance, vous comprendrez que les pauvres ne sauraient ici souffrir de la misère. Aussi, le peuple y est-il indolent, avec l'assurance qu'il a de ne jamais pâtir de la faim.

Quand la Floride fut cédée aux Etats-Unis, en 1819, la ville de Saint-Augustin—en conséquence de toutes les vicissitudes par lesquelles elle avait passé—ne comptait qu'une population de 3,000 habitants; aujourd'hui, elle n'en a guère plus de 2,200. On voit qu'elle est loin de prospérer, quoique le nombre de voyageurs qui y affluent durant la saison d'hiver aille souvent jusqu'à 10,000 et en fasse alors une des villes les plus gaies de cette zone, la Nouvelle-Orléans exceptée.

La raison première du manque absolu, à Saint-Augustin, de cet élan merveilleux vers le progrès qui caractérise les autres villes de l'Union, c'est que, lors de la cession du pays aux Etats-Unis, toutes les familles à l'aise quittèrent la Floride pour se réfugier à Cuba, et que, seule, la population pauvre, qui ne pouvait pas émigrer, resta dans la ville. Plus tard, les souffrances, les pertes endurées pendant la guerre de la sécession, jusqu'à ces derniers temps le manque de communications faciles—ce n'est que depuis une dizaine d'années que Saint-Augustin est relié à Jacksonville par des bateaux à vapeur et par le petit chemin de fer de Tocoi—enfin, surtout cette apathie naturelle des habitants accoutumés à une vie calme et amollis par un climat trop doux, sont la cause visible de cet état de stagnation de la ville la plus ancienne que la civilisation européenne ait jetée sur le continent américain.

"Pour vous donner une idée de l'indolence des Floridiens, nous disait encore M. de Lauréal, laissez-moi vous citer la tentative que j'ai faite d'introduire en ce pays la culture d'une plante destinée à faire un jour la richesse de la Floride, si jamais on veut se donner la peine de la cultiver. L'herbe de Guinée, qui vient bien mieux dans les terrains sablonneux que dans les terres grasses, et qui conviendrait parfaitement au sol de ce pays, est un fourrage d'une production merveilleuse. Dans les Antilles, on la cultive en grand, on la coupe jusqu'à dix fois par an, et, à chaque fenaison, elle n'a pas moins de trois pieds de longueur. Quand je vins de la Guadeloupe pour m'établir ici, j'emportai avec moi trois minots de cette graine précieuse, et, de Cydar Keys à Tampa, du côté du golfe du Mexique, et de Tampa à Saint-Augustin, je m'efforçai de persuader des planteurs de semer de cette graine si productive en leur démontrant tout le profit qu'ils en pourraient tirer. Je ne suis pas marchand de graines, leur disais-je, je vous la donne. Veuillez donc, dans votre intérêt, semer ce que je vous en laisse. Eh bien, monsieur, je n'ai converti personne! En revanche, mon ami et voisin, M. Bronson, sur ma recommandation, a semé, cette année, un champ de luzerne qui déjà fait espérer les meilleurs résultats. Cette herbe, très en usage en Algérie, a des racines qui plongent jusqu'à six pieds dans le sol et vont pomper à cette profondeur l'eau nécessaire à la nourriture de la tige. On la coupe plusieurs fois l'an, et elle est d'un très bon rapport."

Esquissons maintenant, en quelques traits de plume, les petits métiers, quelques-unes des industries locales que détermine l'affluence des touristes du nord à Saint-Augustin depuis décembre jusqu'en avril. Dans toutes les villes du sud et même dans celles de l'ouest, les petits métiers sont le partage des noirs qui, du reste les exercent à la perfection. Conducteurs d'omnibus, garçons d'hôtel, domestiques, ils font le service ou cirent les souliers avec une dextérité sans égale. Minutieux, propres, polis jusqu'à l'obséquiosité, toujours en quête d'un pourboire, ils semblent nés pour servir les blancs.

Il y a quatre manières de tuer le temps pendant le jour à Saint-Augustin. D'abord, se rendre au vieux fort Marion, et, pendant des heures, s'y chauffer pares-

seusement le dos au soleil en laissant ses regards se perdre avec ses pensées sur l'immensité de l'Océan qu'on aperçoit par un goulet et par-dessus la péninsule et l'île Anastasia qui forment le port. J'avoue que, pendant toute la durée de mon séjour en Floride, j'ai largement joui de ce bonheur de lézard. Que d'heures délicieuses n'ai-je point ainsi passées, étendu dans un des créneaux de la vieille forteresse espagnole, prenant un long bain de chaleur et berçant mes rêveries ensoleillées au doux mouvement des vagues qui bruissaient à mes pieds!

N'êtes-vous point, comme moi, friand de réveilleries indolentes, alors vous avez à votre disposition ce qui constitue pour beaucoup le plaisir de la voiture que pour ma part je ne saurais supporter. Allez sur la piazza, à côté de l'ancien marché aux esclaves—espèce de portique peu prétentieux, ouvert aux quatre vents, et sous le toit duquel pendent encore quelques bouts des chaînes qui retenaient cette malheureuse marchandise humaine—et, cent cochers, tous du plus beau noir, vous offriront leurs services. A moins que vous ne préfériez monter à cheval, un des grands amusements de l'endroit. Dans ce cas, faites un signe et quelque nègre, se détachant d'un autre groupe, vous amène par la bride un vigoureux petit cheval avec cette large et haute selle mexicaine sur laquelle on est si commodément assis, et ces profonds étriers de cuir où tout le bout du pied entre et se tient à l'aise. Enfourchez l'animal et, si vous n'êtes pas expert, prenez garde de vous rompre les os.

Aimez-vous mieux la navigation, traversons la rue et, de la jetée, hélons le patron de l'un des nombreux yachts qui se balancent coquettement près du bord. Embarquons-nous, car aussi pour moi la mer a des attraits; tendons la voile au vent et mettons, si vous le voulez bien, le cap sur le phare qui se dresse en face, dans l'île Anastasia, à un mille de traverse. Nous pourrions ensuite, après avoir visité le phare, tirer, par le goulet, quelques bordées jusqu'à l'Océan libre dont nous voyons là-bas, à deux milles en avant, les grandes vagues découper leurs larges sinuosités verdâtres sur le ciel. A moins, toutefois, que vous n'ayez peur du mal de mer et ne préfériez jeter l'ancre et la ligne en eau calme. A cette saison, il est vrai, l'on ne prend guère en abondance qu'une espèce de poisson que les gens de l'endroit appelle *whiting* et qui a quelque ressemblance avec notre poisson blanc. On y pêche aussi des soles et quelques bars. Mais, dans cinq ou six semaines, on prendra de ces derniers poissons en très grande quantité et des plus gros, de superbes bars de trois à cinq pieds. Nous pouvons aussi, pour la curiosité du fait, pêcher le requin. —Le requin!—Oui. Voici un énorme hameçon fortement attaché à plusieurs fils de fer tordus ensemble sur une longueur de sept à huit pieds et liés eux-mêmes à une très forte ligne. Un morceau de bœuf ou de lard, est accroché à l'hameçon que vous jetez à l'eau. Pour peu que vous ayez de chance, une violente secousse agite soudain celui de vos bras qui tient la ligne. Vous voulez tirer; mais attendez, ce n'est pas un goujon que vous tenez là. C'est un des monstres de la mer, un mangeur d'hommes, et, au bout d'une ligne, je suis en mesure de vous assurer que cela s'agit et résiste fort. Si c'est un jeune que vous avez piqué, intéressant squal de cinq à six pieds de long, après une lutte d'au moins un quart d'heure, vous parviendrez, avec l'aide d'un de vos compagnons, à le tirer près de l'embarcation où vous le tuez prudemment avant de lui donner l'hospitalité *post mortem*. Si l'animal mesure de huit à dix pieds et au-dessus, levons l'ancre, hissons la voile et remorquons le requin jusqu'au rivage où nous l'assommerons, en nous tenant toutefois hors de la portée de sa formidable queue et de ses terribles mâchoires en forme de scie.

Il y a suffisamment de requins dans la baie de Saint-Augustin, pour empêcher les baigneurs de se risquer en pleine eau de mer, et il leur faut avoir recours aux maisons de bain. Sur certaines parties des côtes de la Floride on fait en grand la pêche du requin pour extraire de son foie une huile très prisée dans le commerce.

JOSEPH MARMETTE.

(A suivre.)

Un comble—pour n'en pas perdre l'habitude!
Le comble de la peur:
Trembler en faisant partir une lettre chargée.

**

X..., le bohème, circule avec des souliers d'un invraisemblable délabrement.

—Fais donc attention! lui disait un ami. L'ongle du pouce passe.

—Ça ne fait rien, je le vernis quand je vais dans le monde.

**

—Prenez bien garde, madame Picard, il paraît que la petite vérole sévit..... Vous devriez faire vacciner votre dernier né.....

—Jamais, ma chère... J'avais un voisin qui fit vacciner son enfant... Eh bien, il est mort deux mois après...

—Bah!... de la petite vérole?

—Non... il est tombé d'un cinquième sur le trottoir... et sur la tête.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 1er avril 1882.

Henry Wadsworth Longfellow, qui vient de mourir était né à Portland, le 27 février 1807.

C'était un descendant des vieux puritains d'Angleterre ; son arrière-grand-père, William Longfellow, était venu se fixer en Amérique en 1667.

La mère du grand poète que nous pleurons avait des ascendants puritains encore plus anciens : elle descendait en droite ligne de John Alden, débarqué du *Mayflower*, le premier Anglais qui osa mettre le pied sur la plage de Plymouth Rock.

Le père de l'auteur d'*Evangeline* était l'honorable Stephen Longfellow, avocat distingué du barreau de Portland, qui fut plus tard membre du Congrès.

Comme on le voit, l'illustre défunt avait du bon sang dans les veines ; le passé de sa famille ajoutait un nouveau lustre à sa gloire.

Comme Victor Hugo, comme Lamartine, son nom patronymique flamboyait sur le livre d'or de sa patrie.

Ses premiers pas dans la vie ne furent marqués d'aucun événement extraordinaire : Entré au collège Bowdoin en 1821, il y obtint son premier grade et fut choisi l'année suivante comme professeur de cette belle langue de Shakspeare qu'il avait épelée, enfant, sur les genoux de sa mère.

Mais ce jeune aigle ne pouvait rester confiné indéfiniment dans ses fonctions pédagogiques ; un beau matin il prit son vol par-dessus l'océan et visita les principales capitales de l'Europe.

Mais en 1835, par suite du départ de George Tuknor, il fut nommé professeur de belles-lettres au collège Harvard.

Personne ne pouvait mieux convenir à ces délicates fonctions, et les élèves qui eurent le bonheur d'écouter ses leçons s'en font aujourd'hui un titre de gloire.

Il serait à désirer, aussi bien en France qu'au Canada, que des hommes de la valeur de Longfellow consentissent comme lui à se faire les éducateurs de la jeunesse. Malheureusement c'est ce qu'on ne voit jamais aujourd'hui : le génie s'isole et marche sur les nues et l'intelligence de nos enfants est livrée le plus souvent, hélas ! à la médiocrité.

Mais le désir de tout connaître, de tout savoir, l'éloigna encore une fois de ses élèves. Il retourna en Europe et étudia avec acharnement la vieille langue scandinave, se pénétra des beautés mystérieuses de la littérature allemande et vint ensuite en Espagne retremper son imagination surmenée dans un éblouissement d'harmonies, de chauds rayons, de panoramas splendides et de sublime poésie.

La langue du Cid le remplit d'enthousiasme et on le vit, comme Alfred de Musset, ciseler ses odes au bruit des castagnettes et faire valser ses rimes sur des airs de fandango.

De là cette demi teinte de romantisme, de jeunesse répandue à profusion dans certains de ses poèmes qui ont dû effaroucher bien souvent le puritanisme de ses lecteurs.

C'est pendant ses pérégrinations à travers l'Europe savante, littéraire ou pittoresque, qu'il eût la douleur de perdre sa femme, qu'il avait épousée en 1831.

Hélas ! personne n'échappe au tribut de douleurs qu'en naissant nous devons à la nature. Nos grands poètes modernes ont tous payé cette dette encore plus cruellement que les autres hommes.

Comme ils montent plus haut vers le ciel, la foudre les frappe les premiers.

Ces douloureuses élégies qui nous font répandre des larmes ne sont pas toujours un jeu de leur imagination. Elles sont le plus souvent écrites avec le sang le plus pur de leur cœur !

* *

L'étendue de cette chronique ne me permet pas de faire une étude complète de la vie et des œuvres de Longfellow. Je ne puis en donner qu'une esquisse incomplète.

Revenu dans sa patrie, le poète ne cessa pas d'écrire des chefs-d'œuvre, tout en continuant d'enseigner au collège Harvard les belles-lettres, où il était passé maître.

En 1854, il se retira à Craye House, qui fut, pendant la guerre de l'indépendance, le quartier général de Washington.

Il parut que la seconde femme, qu'il épousa en 1843, était divinement belle et lui faisait le plus grand honneur sous le rapport de l'esprit et du cœur.

Cette digne épouse, à qui rien ne faisait présager une fin tragique, mourut brûlée vive dans sa propre maison, et c'est elle-même qui mit le feu à ses vêtements en cachetant une lettre.

Quelle fatale destinée ! Et ne comprend-on pas pourquoi Longfellow ne se soit jamais consolé de cette perte !

Je termine par un fragment d'*Evangeline*, son plus beau poème :

Rien de manque au bonheur du vieux Bellefontaine :
Au penchant du coteau murmure une fontaine
Pleine d'ombre et de mousse, à la fois un lavoir
Et pour tout le bétail un limpide abreuvoir.

La maison appartient au style moyen âge ;
Les granges à côté regorgent de foin.
—A vrai dire, leurs toits ne sont pas élégants,
Mais ce sont des remparts contre les ouragans—
La basse-cour répand un parfum tout rustique ;
Les poules sont autour de la charrue antique
Et prennent pour perchoir la herse aux dents de fer.
—Ce sérail emplumé vous fait un bruit d'enfer—
Sur ce lourd chariot un dindon se pavane ;
Le coq qui bat de l'aile appelle sa sultane,
Lance son cri de guerre avec cet air de roi
Qui fit tressaillir Pierre et lui rendit sa foi !
Enfin sur les pignons près de la girouette,
Qui grince ses refrains comme un mauvais poète,
On entend le ramier qui dès l'aube du jour
Roucoule à sa colombe un éternel amour.

ANTHONY RALPH.

CHOSSES ET AUTRES

A la prochaine exposition de peinture de l'Académie Royale, qui s'ouvrira à Montréal dans quelques jours, on verra l'œuvre d'une jeune artiste canadienne, mademoiselle Richards, qui dirige à Ottawa l'*Art School*. Elève de Carolus Duran, elle a étudié trois ans sous la direction de cet artiste, un des maîtres de la peinture contemporaine. L'œuvre de miss Richards est certainement remarquable, et nous avons beaucoup admiré plusieurs de ses toiles qui révèlent un talent vigoureux, une grande hardiesse de conception et un dessin des plus élégants. Si l'on prend en considération la grande jeunesse de l'artiste, on peut lui promettre un brillant avenir.

Nos deux parlements d'Ottawa et de Québec semblent absorbés chacun par une question devant laquelle les autres s'effacent. A Ottawa, c'est toujours le tarif qui monopolise le plus l'attention des députés, et à Québec, toute l'attention, tout l'intérêt se concentre sur le projet de vente du chemin de fer du Nord.

A propos de chemin de fer, le Parlement fédéral est saisi d'une demande de charte pour une nouvelle compagnie qui veut construire un chemin entre Longueuil et Lévis : c'est la rive sud contre la rive nord. Ce chemin sera très important, et il pourra avoir beaucoup d'influence sur nos voies de communication. La partie de Sorel à Montréal a été construite on ne sait comment, on ne sait par qui et sans que personne s'en doutât. Vraiment, nous vivons dans l'ère des chemins de fer. Les temps sont bien changés pour que l'on puisse en construire un aussi facilement. Dire qu'il a fallu neuf ans de luttes pour obtenir celui du Nord et toutes espèces d'influences, tandis que les premiers cinquante milles du *Grand Oriental* (c'est le nom du nouveau chemin), ont été construits avec une facilité inouïe. Il est bon d'ajouter que c'était la partie la plus facile. Il n'y a pas une rivière entre Longueuil et Sorel ; pardon, il y en a une, mais le chemin ne l'a pas traversée : il s'est arrêté sur les bords du Richelieu, en face de Sorel.

Nous lisons dans la *Patrie* du 1er avril :

Un des grands sujets de conversation a été le mariage imprévu de notre ami, M. Jehin-Prume.

Tout a été improvisé de manière à flatter l'imagination de l'artiste le plus affamé d'originalité.

On sait que Prume était depuis quelque temps à Ottawa ; et les journaux avaient déjà annoncé le mariage probable d'un artiste très connu avec une jeune cantatrice de Montréal, établie depuis quelque temps dans la capitale.

Il s'agissait de Prume et de Mlle Hortense Leduc. Ces rumeurs étaient vraies, et le mariage était même fixé pour le 18 avril.

Or, vendredi de la semaine dernière, les deux futurs se rencontraient à Montréal. Un engagement y attendait le populaire violoniste pour Holyoke.

Il fallait partir le lendemain.

—Quel dommage qu'on ne puisse pas faire un voyage de noces ! se disait-on.

—Au fait, pourquoi pas ? intervint quelqu'un.

Il était six heures. A neuf heures et demie, le consentement des parents était obtenu, les dispenses accordées, l'anneau acheté, et monsieur le curé de St-Jacques bénissait les nouveaux époux en présence de deux amis, MM. Robidoux et Fréchette, chez qui on alla gaiement réveillonner.

Nos deux heureux partaient le lendemain par le *Central Vermont*.

Et voilà comment les dilettanti d'Holyoke, au lieu d'un artiste canadien, en ont deux à applaudir !

"*Stabat Mater*."—Vendredi dernier, à 8 h. p. m., le temple ritualiste de la rue St-Urbain regorgeait de monde, venu pour entendre le *Stabat Mater* de Rossini. Cet admirable morceau du grand maître a été parfaitement rendu par le chœur de la société Ste-Cécile, habilement dirigé par M. Arthur Graham, rédacteur en chef du *Canadian Illustrated News*, assisté par un orchestre dont M. Oscar Martel, notre violoniste, faisait partie.

On a chanté le texte latin même.

L'office commença régulièrement, le clergé récitant et chantant d'abord la Passion jusqu'au moment du *Stabat*, et celui-ci étant ensuite intercalé.

L'idéale et céleste musique de Rossini n'a jamais été mieux interprétée à Montréal. Le grand hymne à la Vie ge avait un charme particulier ainsi entendu dans une église protestante.

On se croirait dans une église catholique, au temple de la rue Ontario. Il y a un autel, chœur, clergé en soutane et surplis, tableaux saints.

Le révérend M. Wood portait les ornements sacerdotaux, noir et violet. L'autel était tendu de violet. Le peuple s'agenouillait pour prier.—(*Minerve*.)

UNE LETTRE DU CARDINAL SIMEONI.—Au commencement du mois de février dernier, M. C.-E. Rouleau expédiait à Rome deux exemplaires de son ouvrage, "Souvenirs de voyage d'un soldat de Pie IX," l'un destiné à Sa Sainteté Léon XIII et l'autre à Son Eminence le cardinal Simeoni.

Son Eminence s'est empressée de répondre à la lettre que l'auteur lui avait adressée en même temps que les deux exemplaires.

Nous nous faisons un plaisir de reproduire la lettre du préfet de la Propagande, qui sera lue avec intérêt par tous les zouaves pontificaux et le public en général.

(Traduction.)

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du 13 février dernier, ainsi que les deux exemplaires de l'ouvrage que vous avez publié, afin de raviver dans l'esprit de vos compagnons le souvenir des jours qu'ils ont passés à Rome au service de l'Eglise.

Dimanche dernier, j'en ai remis un exemplaire au Saint Père qui a daigné l'accueillir avec bonheur comme une nouvelle preuve de votre attachement au Saint-Siège. Sa Sainteté m'a chargé de vous remercier et vous accorde ainsi qu'à tous vos compagnons la bénédiction apostolique.

Je lirai avec plaisir cet ouvrage, et, en vous remerciant de l'hommage que vous avez bien voulu me faire, je prie Dieu de vous combler de ses faveurs.

Rome, Palais de la Propagande, 11 mars 1882.

GIOVANNI CARD. SIMEONI, Préfet.

I. MAZOTTI, Sect.

A M. C.-E. Rouleau, }
Québec. }

(Le Canadien.)

De New-York à Paris par les chemins de fer en cinq jours et demi, le voyage de terre n'étant interrompu qu'une fois par une traversée de mer de deux heures ; tel est le projet le plus récent imaginé par les ingénieurs américains.

Le tracé, partant de New York, traverse le Canada, la Nouvelle-Georgie de l'Alaska jusqu'au cap du Prince de Galles, d'où les voyageurs seraient transportés par steamer au cap de l'Est, sur la côte asiatique opposée au détroit de Behring, et à une distance d'environ 40 milles de l'extrémité occidentale du nord du continent américain.

Du cap de l'Est, le chemin de fer projeté traverserait le territoire russe jusqu'à son croisement avec le réseau des chemins de fer sibériens, lesquels sont déjà en correspondance, par la voie de Moscou et de Saint-Petersbourg, avec les capitales européennes.

On calcule que la distance entre New-York et Paris pourrait être franchie par cette route en cent trente heures, un peu moins que le temps qu'on met actuellement pour faire le voyage en chemin de fer de New-York à San-Francisco, et que le transport serait d'environ \$150 par voyageur.

Manière de conserver le miel.—On conserve difficilement le miel d'une année à l'autre, parce qu'on ne le place pas dans des lieux propres à cet effet. On sait que le miel s'empare de l'humidité contenue dans l'air du lieu où il est placé, qu'il se dissout, et que, du dur qu'il était, il devient mollet et s'agrit. Pour obvier à ces inconvénients, il faut, aussitôt que le miel est dans des vaisseaux de faïence ou de bois, le bien boucher, et le placer dans un lieu sec et frais. Il ne faut jamais mettre du miel liquide dans un vase contenant du miel qui a pris de la consistance ; ce mélange le fait fermenter et agrir.

Si l'on veut conserver le miel en état de fluidité d'une année à l'autre, il faut laisser les rayons dans les couvercles, et n'en prendre qu'au besoin, soit pour les abeilles, soit pour sa consommation.

Gaité des affiches :

Lu à la porte d'un dentiste :

"Un joli ratelier à vendre."

Ayant appartenu à un architecte.

\$1.00.

C'est pour rien.

La production universelle du fer en gueuse, pour l'année 1881, a été de 18,000,000 de tonnes, et celles de l'acier de 5,000,000 de tonnes.



Jules *et* *Alfred*

L. CHAPON

HENRI DE LA ROCHEJACQUELEIN.

« Si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-moi; si je meurs, vengez-moi!... »
 (Tableau de M. Julien Le Blant. — Dessin de M. Lavée. — Gravure de M. Chapon.)

J'ai vu dans mon enfance, au fond de la Vendée,
 Entre Tiffauges et Torfou,
 Un paysan boiteux, à la face ridée
 Qu'on nommait le Sanguenitou.
 C'était un des derniers débris de la « Grand Guerre »,
 Un Chouan, un coureur des bois.
 Et souvent j'entendis conter au pauvre hère
 Ses aventures d'autrefois.

« Mes enfants — disait-il — n'ayant jamais su lire,
 J'ignore pour quelle raison,
 Après avoir tué le bon roi, notre sire,
 Les Bleus ont brûlé ma maison;
 Mais ce jour-là, mordu! de vengeance et de haine,
 Sentant mon pauvre cœur trop plein,
 Je saisis une faux et suivis dans la plaine
 Ceux de La Rochejacquelein!

« Traqués comme des loups que l'on veut mettre en cage,
 Pendant des mois, matin et soir,
 Nous avons soutenu, nous, les gars du Bocage,
 La retraite du désespoir.
 Et toujours devant nous, précédant l'avalanche,
 Marchait au plus dangereux point,
 Avec son scapulaire et son écharpe blanche,
 Monsieur Henri, l'épée au poing!

« C'était un rude chef, et pas fier pour le monde!
 Un vrai dédaigneux de sa peau!
 Il me semble encore voir sa belle tête blonde
 Lorsque, soulevant son chapeau,
 Il nous jeta ce cri d'héroïque noblesse :
 « En avant! pour Dieu, pour le Roi!
 « Si je recule un jour, tuez-moi sans faiblesse;
 « Si je meurs, amis, vengez-moi! »

« Nous n'avions plus, alors, ni pain, ni plomb, ni poudre
 Mais à ces mots miraculeux,
 Notre armée en sabots tomba comme la foudre
 Sur les avant-postes des Bleus.
 Une balle me vint casser la jambe droite,
 Je roulai du haut d'un talus...
 Et voilà, mes enfants, soixante ans que je boite :
 Bientôt je ne boiterai plus! »

Ainsi parlait souvent, le soir, à la veillée,
 Devant l'âtre où flambait le bois.
 Cet ancien batailleur dont la voix éraillée
 Évoquait les jours d'autrefois.
 Un silence profond régnait dans l'auditoire,
 Et le vieux Chouan attendri
 Terminait tristement par un sanglot l'histoire
 De son brave Monsieur Henri!

ADRIEN DÉZAMY

L'ANGE GARDIEN

Le matin vers les cieux
Quand tu portes tes yeux,
Lorsque l'oiseau s'éveille
Avec l'aube vermeille,
Qui sourit avec toi ?
C'est moi !

Lorsque de tes concerts
Retentissent les airs,
Quand avec mélodie
Tu célèbres Marie,
Qui donc chante avec toi ?
C'est moi !

A l'autel, dès le jour,
Quand, fervente d'amour,
Ton âme est haletante,
Et toute palpitante,
Qui soupire avec toi ?
C'est moi !

Quand tu dis l'Angelus,
En suppliant Jésus
De t'être favorable,
Quel Ange charitable
L'implore aussi pour toi ?
C'est moi !

Soumis au Tout-Puissant,
Alors qu'en travaillant
Tu lui rends ton hommage,
Qui bénit ton ouvrage
Et reste près de toi ?
C'est moi !

Lorsque tout est sans bruit
Dans l'ombre de la nuit,
Quand l'étoile scintille
Et que la lune brille,
Qui repose avec toi ?
C'est moi !

Pendant ton long sommeil,
A l'heure du réveil,
Qui te montre et constate
Et tendre bienveillance ?
Qui s'occupe de toi ?
C'est moi !

Quel est ton Gardien,
Avec un doux lien,
Qui te guide en ta route,
Sous la céleste voûte ?
Qui chemine avec toi ?
C'est moi !

L'abbé VICTOR DE L'ESTANG.

ANNE DU VALMOËT

PAR

M. MARYAN.

XI

(Suite.)

Georges hésita un instant avant de répondre, puis, prenant brusquement une résolution :

— Je n'avais pas tout à fait renoncé à l'espérance, dit-il, tandis qu'une vive rougeur couvrait ses traits à la fois mâles et doux. Pour l'amour de la jeune fille que j'aime, j'ai essayé de me faire écrivain. . . . Mon livre est à peu près achevé. . . . S'il est favorablement accueilli du public, peut-être oserai-je renouveler la demande qui a eu un si douloureux résultat.

— Un livre ! . . . Il faut qu'il réussisse ! s'écria avec feu madame du Valmoët. J'ai des amis capables d'aider à votre succès. . . . Hâtez-vous, moi je gagnerai du temps, et tout ce qui peut disposer favorablement la critique sera fait, je vous l'affirme ! Quel genre avez-vous choisi ?

— Une question pseudo-philosophique. . . .

— C'est bien grave, à notre époque futile ! . . . Il n'importe, vous pouvez conquérir les suffrages de ce public lettré et sérieux dont le témoignage suffirait à Anne. . . . Votre oncle ne saurait vous aider ?

— Je ne veux lui parler de mon essai que si je réussis. . . . Dans le cas contraire, mon nom doit rester inconnu.

— Cher monsieur, encore une fois, hâtez-vous. . . . Un sacrifice d'argent ne vous importe guère, et avec l'argent, on doit arriver à se faire publier sans retard. . . . Moi, je vous le répète, je gagnerai du temps. . . .

Georges la quitta, tout enfiévré. Il revint chez lui, s'enferma dans sa bibliothèque, et relut sans relâche le manuscrit presque achevé. Son agitation s'accroissait d'heure en heure, et mille pensées tumultueuses travaillaient son cerveau. Tantôt il bénissait l'intervention de madame du Valmoët, tantôt sa délicatesse s'en inquiétait, et il se demandait alors s'il était digne de lui de lutter ainsi contre les sentiments qu'Anne paraissait éprouver pour un autre. . . . A la fin, il devint impossible à son esprit fatigué et surexcité de se rendre compte de son œuvre : les lignes du manuscrit semblaient flotter devant ses yeux et se confondre dans un nuage rougeâtre. Parfois, une sorte d'ivresse lui faisait voir dans ses pensées l'empreinte même du génie, et l'instant d'après, elles lui paraissaient dépourvues de suite, de profondeur, incapables d'affronter la publicité et la discussion.

Ses travaux d'agriculture furent abandonnés ; il n'avait plus qu'une idée, terminer cet ouvrage, sur lequel il fondait sa dernière espérance. On ne le voyait plus passer sur les routes, entouré de ses chiens, sifflant un air joyeux, entrant dans une ferme, caressant les enfants et causant de la prochaine récolte. A peine prenait-il quelques heures de repos ; ses premières lueurs du jour le trouvaient le plus souvent assis devant son

bureau, couvrant de natures les phrases vingt fois refondues, et lassé au point de ne plus comprendre sa propre pensée.

De longues rêveries, des alternatives de crainte et d'espérance interrompaient son travail. . . . Tantôt il se voyait l'heureux époux d'Anne du Valmoët ; il l'amenait dans sa riante solitude, et jouissait de sa surprise, de l'orgueil qu'il lui inspirait ; et, s'il fallait, pour conserver sa tendresse, continuer ces ingrats labeurs, il les acceptait d'avance avec une ardeur nouvelle. . . . Tantôt, la scène changeait brusquement, il croyait entendre de nouveau ces paroles cruelles : Je suis fâchée. . . . oh ! bien désolée de vous affliger, mais je ne puis être votre femme. . . .

Si ce dévouement attendait ses efforts, ses luttes, son étrange et touchante abnégation, il se résignait. . . . Il s'efforçait de faire du bien, et reprendrait sa vie occupée d'autrefois ; mais cette vie serait à jamais décolorée, et il n'offrirait jamais à une autre femme les restes palpitants de son cœur dédaigné. . . .

Quelques jours après, il annonça à madame du Valmoët que son ouvrage allait être mis sous presse.

Elle lui écrivit quelques lignes pour l'assurer de nouveau du concours de ses amis, ajoutant qu'une fatigue nerveuse altérant en ce moment sa santé elle avait le regret de lui faire connaître que ses réceptions du soir étaient suspendues jusqu'à nouvel ordre.

XII

Anne soignait sa belle-mère avec sollicitude ; celle-ci lui montrait toujours la même affection, recevant chacune de ses attentions avec une douce gratitude. Son état n'offrait d'ailleurs aucun symptôme sérieux, et le médecin attribuant à la fatigue occasionnée par la maladie de sa cousine la faiblesse et l'espèce d'énerverment dont elle se plaignait. Elle ne sortait pas et avait cessé de veiller ; mais elle recevait ses amis dans la journée, et passait comme à l'ordinaire une partie de son temps chez madame Humbert.

Anne regrettrait secrètement les soirées qui, pour elle, avaient pris soudain un vit intérêt. M. de Prévèlle, il est vrai, venait fréquemment chez sa belle-mère ; mais alors la conversation était générale, madame du Valmoët la dirigeait exclusivement, et bien que son esprit manquât de flamme, l'étonnante facilité d'assimilation qu'elle possédait la rendait capable de comprendre le poète et même de le charmer, quoiqu'il préférât intérieurement l'admiration plus naïve et la confiance implicite de la jeune fille.

Mais Anne repassait dans sa mémoire ces soirées pendant lesquelles, en disant des vers, M. de Prévèlle la transportait dans un monde enchanté, et ces entretiens près du piano lorsque, penché sur elle, tandis qu'elle laissait errer ses doigts sur les touches, il lui révélait le secret de ses émotions puissantes, et lui inspirait un vague désir de traduire à son tour les aspirations et les élans mal définis de son âme.

Madame du Valmoët ne s'était pas trompée dans ses appréciations ; M. de Prévèlle avait perdu l'élasticité de la jeunesse, et il en remplaçant les ressorts puissants par les émotions factices d'une sensibilité ardente, presque malade, toujours en mouvement. Elle avait encore bien jugé, en la qualifiant de dangereuse, l'influence qu'il pouvait exercer sur sa belle-fille.

Anne commençait, à son insu, à penser que non-seulement ce qui nous entoure est uniquement destiné à concourir à la manifestation de l'art et de la poésie, mais que le jeu même de nos sentiments les plus intimes peut légitimement être dévoué à ce but absolu. Elle enviait presque les souffrances réelles ou imaginaires de M. de Prévèlle ; ces souffrances fécondes qui, disait-il, font, mieux que la joie, vibrer la lyre du poète ; et, persuadée que la vie doit, chez les natures d'élite, s'affirmer sans interruption par des émotions plus ou moins vives, elle s'appliqua, pour ainsi dire, et sans en avoir conscience, à tirer de chaque chose, avec le suc de poésie qu'elle pouvait renfermer, des impressions ardentes et profondes. Son esprit, déjà attristé par le chagrin qu'elle venait d'éprouver, n'était que trop disposé à cette surexcitation continue, et elle sentit bientôt que chez elle, la faculté de sentir et de souffrir s'affinait et s'exaltait de jour en jour.

Dans cette sorte de fièvre, que devenaient les pensées vraiment hautes, la notion du devoir, le sens exact, pratique, chrétien de l'existence ? . . . Anne s'enivrait de poésie, et ne songeait pas que sa vie dût avoir rien de commun avec la tâche modeste et obscurément sublime dévolue ici-bas à la femme, soit dans le rayonnement du foyer, soit au pied de l'autel, soit, enfin, dans l'indépendance d'un célibat consacré au soulagement des misères d'autrui. Dans la religion même, elle cherchait uniquement des émotions ; l'oubli de soi devenait pour elle un mot vide de sens ; mais le soir, elle versait des larmes abondantes dans l'obscurité de la vieille église, ne semblant point s'apercevoir que ces pleurs ne valaient pas une prière, et devenaient une égoïste et stérile satisfaction.

Enfin, ce qui devait résulter de tout cela arriva bientôt. Un jour, Anne prit la plume, et, tantôt en vers, tantôt en prose, elle entreprit de peindre les vives impressions auxquelles elle s'abandonnait. Ces essais, elle n'eût point osé les communiquer à M. de Prévèlle ; mais elle en fit bientôt sa plus chère occupation, rêvant pour elle-même la célébrité qu'elle n'avait d'abord songé à désirer que chez un mari. Elle n'écrivait point comme le font parfois les jeunes filles, avec une insouciance heureuse, avec l'unique idée d'épancher le trop plein d'une source fraîche et abondante — elle cherchait à sentir d'une manière plus vive, et aspirait follement à être une de ces victimes qui, au prix de leur repos et de leur bonheur, célèbrent des souffrances presque toujours volontaires pour charmer des indifférents. . . .

Poètes d'autrefois, où êtes-vous, avec votre calme majesté, votre tranquille mélancolie, vos grâces riantes, vos allures classiques qui sembleraient de nos jours si étranges ? . . . Avec quelle surprise, avec quelle pitié, peut-être, contempleriez-vous la pléiade qui vous a remplacés, et qui tient levé, au milieu d'un concert discordant de pleurs, de cris passionnés, de soupirs incohérents ou de transports impurs, cet étendard de la poésie, devenu, entre leurs mains, le symbole de l'exagération sous toutes ses formes ? . . . Effacez-vous, ombres sublimes, trop pâles pour notre goût dévoyé, retirez-vous sur ces hauteurs où un petit nombre d'esprits justes font encore leurs délicies de ce que vous laissâtes après vous. . . . Abandonnez à notre génération amollie ces poètes qui confondent avec les libres allures du génie le désordre de leurs idées sans frein ou sans suite, et qui font de l'égoïsme leur divinité. . . . Rien de ce qui vous inspira ne saurait plus les émouvoir. . . . Ils ne savent célébrer qu'eux-mêmes, et ne présentent que leur propre image à notre admiration, à notre intérêt ; ils chantent leurs doutes, leurs passions, leurs défaillances, leurs vices ; si la pourpre doit relâcher leur œuvre, ils tourmenteront leur cœur jusqu'au sang ; si les larmes peuvent la faire briller, ils trouveront une source de larmes, vraies ou factices.

Ah ! je ne prétends pas nier ce mal dont souffrent plus que d'autres les grands esprits, ce vide qui s'augmente de toute la profondeur d'une âme, cette soif de l'idéal, de l'infini, qui tourmente surtout le génie. . . . Mais ce mal-là est trop noble pour se disséquer lui-même sans relâche et sans but ; il ressemble aussi peu au spleen des blasés que le soleil aux ténébreux ; il enfante la lumière, féconde l'humanité ; l'âme qui en est atteinte ne se noie point dans les larmes stériles, mais s'élève au-dessus d'elle-même et gravite toujours vers cet infini, vers cette beauté immuable dont la possession l'enivra dans un autre monde, et qu'elle s'efforce de mériter par l'oubli d'elle-même et la diffusion de son amour parmi les hommes. . . .

Anne était atteinte du mal moderne, elle devenait chaque jour plus inégale dans ses gaîtés, dans ses tristesses, et l'amie qui eût pu la préserver de cette funeste contagion lui avait été ravie. . . . Cependant, la tendresse si dévouée d'Alix devait-elle être inefficace ? Ne veillait-elle pas, d'une autre vie, sur celle qu'elle avait tant aimée ? . . .

Septembre était arrivé ; madame du Valmoët se plaignait toujours d'une fièvre nerveuse qui, la reprenant vers le soir, disait-elle, l'empêchait de recevoir ses amis. En revanche, elle s'occupait de distraire sa belle-fille, et la contraignait doucement à sortir, à se joindre à d'autres jeunes filles de son âge, soit à Blois, soit dans les châteaux des environs. Anne, tout en étant sincèrement reconnaissante de ces attentions, éprouvait une vive contrariété chaque fois qu'elle s'éloignait ; et elle avait presque envie de pleurer lorsque, à son retour, madame du Valmoët lui disait négligemment :

— Ah ! M. de Prévèlle est venu aujourd'hui ; il m'a chargée de vous offrir ses hommages et a regretté votre absence. . . .

Le poète prolongeait son séjour à Blois. Il avait loué un pavillon près de Saint-Gervais et venait fréquemment chez madame du Valmoët. Il n'avait guère noué d'autres relations intimes dans la ville, quoiqu'il y fût recherché ; cependant, il avait tenté de se rapprocher de Georges Auvray ; mais celui-ci lui montrait une froideur involontaire, et M. de Prévèlle dit un jour à Anne avec une légère inflexion de dédain :

— M. Auvray est un galant homme ; mais de quelle santé robuste et épaisse jouit son esprit ! . . . Il est vrai que nous autres, poètes, qui accueillons la souffrance pour charmer l'humanité, nous sommes presque toujours incompris. . . . On aime nos œuvres, et l'on rit des larmes et des luttes dont elles sont filles. . . .

Et Anne se sentait fière d'être jugée digne de recevoir ces confidences bizarres, ces sortes de divagations qui élevaient à ses yeux M. de Prévèlle jusqu'à en faire une victime du génie. Elle ne se demandait jamais ce qu'il y avait d'égoïsme dans cette concentration de sentiment, ni ce que pourrait être, dans la vie intime du foyer domestique, cette disposition douloureuse et volontairement aggravée. . . .

XIII

Anne, cédant aux instances de sa belle-mère, était sortie, accompagnée de Manette, pour se joindre à une réunion de jeunes filles dans une jolie habitation située à l'entrée de la ville. On devait goûter dans le jardin, très-ombreux et très-frais, et travailler pour les pauvres.

Madame du Valmoët, assise près du lit de sa vieille cousine, lui lisait à haute voix un roman de Cooper.

C'était, pour madame Humbert, une réminiscence de jeunesse ; dans l'état d'immobilité et d'affaiblissement auquel elle était réduite, elle prenait un plaisir réel, non-seulement à retrouver des impressions à demi effacées par une longue vie et de grandes souffrances, mais encore à être transportée par la pensée dans un milieu agité, vivant, terrifiant même, et si différent de la chambre silencieuse où elle était confinée.

Madame du Valmoët lisait à merveille, et des émotions fugitives passaient sur le visage flétri de la vieille femme qui se sentait redevenir jeune en se rappelant avec quel intérêt mêlé d'horreur elle avait pour la première fois suivi le fécond romancier dans les mystérieuses forêts vierges, sur les rapides, dans les villages des Indiens. Un regain de poésie l'agitait de nouveau en entendant ces récits un peu surannés, et elle oubliait momentanément ses douleurs et l'irritation qu'elles lui inspiéraient contre son entourage.

Le charme du conteur américain n'opérait pas ainsi sur la lectrice. Madame du Valmoët préférait, en fait de romans, ceux qui se rapprochent le plus de la vie réelle, et celui-ci, d'ailleurs, ne lui retraçait aucun souvenir agréable. Elle levait de temps en temps les yeux sur madame Humbert, espérant toujours que le sommeil interromprait sa lecture ; mais le même regard curieux, impatient, presque joyeux, était fixé sur elle et lui disait de continuer. . . . Et elle continuait, endurant le double supplice de l'ennui et de la fatigue, faisant parler tour à tour le chasseur au langage pittoresque, l'indien à la parole figurée, et les jeunes héroïnes jetées dans ce milieu tourmenté. . . .

Il y avait près de deux heures qu'elle lisait, sans que l'égoïste vieille femme qui l'écoutait se fût préoccupée de l'épuisement de sa poitrine. L'air était lourd, une grosse mouche bleue bourdonnait dans la chambre, la fenêtre ouverte laissait à peine, de temps à autre, entrer une bouffée de brise rafraîchissante. . . . La voix de madame du Valmoët se prêtait encore à des modulations machinales, mais les lignes commençaient à danser devant ses yeux, et, en proie à un vertige qu'accroissait chaque minute, elle leva encore la tête. . . . Cette fois, madame Humbert dormait.

Laurence ferma le livre avec un soupir ; marchant avec précaution, elle alla s'asseoir près de la fenêtre et ferma un instant les yeux. Pendant cette longue lecture, ses pensées avaient erré loin des pages qu'elle répétait machinalement. Maintenant, elle éprouvait un besoin irrésistible de revenir sur le passé, comme un voyageur en proie à la fatigue jette un regard sur la route qu'il a parcourue, afin de mesurer celle qu'il lui reste à faire.

Le silence qui l'entourait était favorable à cette sorte de rêverie ; mais les souvenirs qu'évoquait la jeune femme n'étaient pas sans amertume. Un pli se creusait sur son front tandis qu'elle se demandait si sa destinée la condamnait pour toujours à cette existence terne et insipide, et si l'heure du bonheur ne sonnerait jamais pour elle. . . . Elle se revoyait, pauvre, jolie et isolée, demandant les moyens de vivre à un travail mercenaire, elle, bien née et bien élevée. . . . Elle se rappelait le jour où M. du Valmoët la vit et devint éperdument amoureux. . . . Beaucoup d'hommes avaient été amoureux d'elle ; elle savait qu'elle était une charmante ; mais sa pauvreté les éloignait tous. Lui, demanda sa main. Il y avait entre eux une grande différence d'âge ; mais il était bien apparenté, encore beau, spirituel, et la rumeur publique lui attribuait un revenu considérable ; — elle l'épousa.

(La suite au prochain numéro.)

AVIS AUX MAÎTRES DE POSTE

L'administration de L'OPINION PUBLIQUE prie messieurs les maîtres de poste d'apposer le timbre de leurs bureaux sur chacun des journaux refusés ou non réclamés qu'ils nous renvoient. Nous comptons beaucoup sur la complaisance de ces messieurs.

Un de nos abonnés de L'Isle Verte nous a envoyé dernièrement une somme d'argent. Sa lettre ne portait aucune signature. Cet abonné voudrait-il avoir l'obligeance de nous donner son nom pour que nous puissions porter à son compte de crédit la somme qu'il nous a versée.

L'ADMINISTRATION.

INAUGURATION

DU CHEMIN DE FER DE MONTRÉAL À SOREL

Nous lisons dans la *Mineur* du 3 :

Samedi, le 1er avril, il y avait juste neuf mois que la compagnie du chemin de fer de Montréal à Sorel obtenait sa charte du Parlement de Québec et ces neuf mois avaient suffi à construire quarante-cinq milles de voie ferrée de manière à permettre l'exploitation régulière de la ligne dès aujourd'hui.

C'est un résultat, croyons-nous, sans précédent dans l'histoire des chemins de fer canadiens et la compagnie mérite certainement les plus chaleureuses félicitations pour cette preuve extraordinaire d'énergie.

Il fut un temps où il fallait compter sur les étrangers pour accomplir ces travaux.

Aujourd'hui nous trouvons dans ce pays des ingénieurs, des entrepreneurs et des capitalistes à la hauteur des entreprises importantes.

Au nombre de ces messieurs, il faut placer, en première ligne, M. Charles Armstrong, dont l'énergie indomptable, la hardiesse de conception et la puissance d'exécution ne laissent rien à désirer. Il a été l'âme de cette brillante entreprise, et à lui d'abord revient le mérite de ce grand succès. Il a été vaillamment secondé par M. Massie, l'ingénieur en chef.

Ces messieurs inauguraient, samedi, la ligne de Montréal à Sorel, accompagnés d'un certain nombre d'amis de l'entreprise, parmi lesquels nous avons remarqué MM. John Rankin, E. L. Carter, J. J. Turnbull, M. Smith (Stalpur), J. F. Armstrong, L. A. Globensky, C. Ritchot, J. M. Shanly, etc.

A huit heures et demie, le convoi partait de la gare Bonaventure au milieu des acclamations. A Saint-Lambert, à Longueuil à Boucherville, des groupes nombreux saluaient le passage du premier départ pour Sorel.

A Varennes, MM. Massue, J. X. Perrault et Archambault se joignirent à l'excursion. Plus loin, on admirait le site charmant et les vastes proportions de l'hôtel des sources de Varennes, qui subit en ce moment des réparations complètes et qui, dans quelques semaines, sera le rendez-vous fashionable le plus fréquenté des environs de Montréal. Les convois s'arrêteront à la porte de l'hôtel.

A Verchères nous rencontrons le convoi venu de Sorel. Aux appels bruyants des deux locomotives accourt la population, et en présence d'une assemblée nombreuse et, au bruit d'une fusillade retentissante, le surintendant, l'ingénieur en chef, le directeur-gérant et M. Rankin, le vice-président de la compagnie, posent les quatre derniers clous qui complètent la construction du chemin.

Un magnifique bouquet est alors présenté à M. Armstrong, aux acclamations de la foule, et M. J. X. Perrault est prié d'adresser la parole à l'assemblée.

Au nom des propriétaires du comté, M. Perrault remercie chaleureusement la compagnie d'avoir doté les paroisses riveraines de Montréal à Sorel, d'une voie ferrée qui ne laisse rien à désirer. Déjà l'influence de cette nouvelle voie de communication se fait sentir. La propriété a augmenté de valeur, de nouvelles industries vont être créées et les produits encombrants de l'agriculture trouveront un débouché facile.

C'est la prospérité pour tous et pour la compagnie qui sera la première à bénéficier des transports considérables qui ne manqueront pas d'affluer entre Sorel et Montréal. La compagnie, et M. Armstrong spécialement, ont droit à la reconnaissance du comté pour avoir réalisé cette grande entreprise, et, au nom de tous, M. Perrault lui en offre en termes éloquentes la plus vive expression. Trois hourrahs retentissants furent alors donnés à M. Armstrong et le convoi reprit sa marche rapide vers sa destination, au milieu des acclamations générales.

Il était une heure lorsque les invités arrivèrent chez

M. Armstrong, à Sorel, où les attendait un dîner qui ne laissait absolument rien à désirer. Les principaux citoyens de la ville étaient de la partie.

À trois heures et demie le convoi reprenait le chemin de Montréal et arrivait à Saint-Lambert à 6 heures. Pendant tout le trajet, la gaieté ne cessa de régner au milieu des refrains les plus joyeux du répertoire canadien. Somme toute, grand succès !

NOUVELLES DIVERSES

Un jeune homme, nommé Thomas Buckley, vient d'être condamné par la cour de Police de Québec à cinq années de détention à l'école de réforme, pour vol d'une lettre chargée.

On écrit de Paris que la commission nommée pour étudier la loi concernant l'abolition du Concordat a refusé de consentir à la séparation de l'Église et de l'État.

Michael O'Rourke, accusé de meurtre de Patrick Maher, âgé de 84 ans, et de sa fille Bridget, à Milton, Ontario, le 20 janvier dernier, a été trouvé coupable et sera exécuté le 9 juin prochain.

Il est rumeur qu'Alphonse Marcotte, l'ex-encanteur de cette ville, a été arrêté à Chicago. Il a été admis à caution pour une somme de \$15,000.

Le général Skobelev vient d'être nommé membre de la commission chargée de réorganiser le Turkestan. On considère cette nomination comme un exil honorable.

CENTENAIRE.—Madame Bélanger est morte la semaine dernière à Saint-Jean Port-Joli, comté de l'Islet, à l'âge de 101 ans et six mois.

Ne vous alarmez pas parce que vous souffrez de la maladie des reins, des rognons ou de la vessie, car vous avez un remède certain dans les Amers de Houblon qui vous guérira infailliblement.

La compagnie du gaz de Montréal fait savoir qu'elle réduira de dix centins par mille pieds le prix du gaz pendant le prochain quartier qui expire en août. Cette annonce a eu l'effet de faire baisser de trois pour cent le prix de ses actions.

Le grand concert annuel au bénéfice de l'hôpital Notre-Dame, sous la direction de M. le professeur Couture, aura lieu mercredi, le 12 avril prochain, au *Queen's Hall*. Le plan de la salle est déposé chez MM. Sénécal, Fréchet et Cie., 245, rue Notre-Dame, où les sièges peuvent être réservés sans charge extra. Admission \$1.

BAZAR EN FAVEUR DES ORPHELINS.—Cinquantième année de fondation.—Le bazar annuel en faveur des orphelins s'ouvrira le lundi, 17 avril prochain, à onze heures a. m., au No 1135, rue Ste-Catherine, et se continuera jusqu'au samedi 22 inclusivement. Toutes contributions en argent ou en effets seront reçues avec reconnaissance à l'asile, au numéro indiqué ci-haut.—R. D. Laframboise, secrétaire.

Nous apprenons que M. l'abbé J. S. Ethier, curé de L'Ardoise, Cap Breton, se propose de vendre en Canada le poisson de ses paroissiens, pour leur procurer plus facilement les moyens de se bâtir une église, dont ils ont le plus grand besoin. Il y aura à Montréal et Québec, etc., etc., des agents spéciaux qui vendront toutes espèces de poissons à des conditions qui pourront défier toute compétition.

Avis aux marchands pour leur provision de poisson durant la nouvelle saison.

Grâce de la vie.—Il est annoncé officiellement que le Czar de Russie a fait grâce de la vie à tous les nihilistes qui ont été dernièrement condamnés à mort, et commués leurs sentences à une période indéfinie d'emprisonnement aux travaux forcés. La seule exception est dans le cas du Lieut. Suchanoff, dont la sentence a été confirmée, vu que sa position d'officier aggravait son crime. Il a été fusillé. La police se prépare pour de nouvelles expulsions de Juifs de Moscou. Il paraît qu'on va naturaliser de force tous les étrangers qui résident en Russie depuis plus de cinq ans.

Mercredi de la semaine dernière, un vieillard du nom de James Gillesy se rendit au palais épiscopal d'Ottawa et demanda au Rév. Père Malloy de le faire admettre à sa maison de refuge. Il conta si bien son histoire que le vénérable et digne prêtre se rendit à son désir et lui remit une carte d'admission. L'individu, cependant, ne faisait pas mine de vouloir se retirer, le Rév. Père

Malloy l'invita à le faire, mais il refusa en disant qu'il ne s'occupait pas de lui, en même temps il tira un couteau de la poche de son habit et s'élança sur le prêtre. Ce dernier parvint à le pousser dehors et ferma la porte ; mais Gillesy se mit à vociférer et à faire un vacarme d'enfer. Un autre prêtre de l'évêché, attiré par le bruit, ouvrit la porte pour en connaître la cause, et Gillesy s'élança sur lui. Ne s'attendant pas à cette attaque imprévue, il se sauva dans l'intérieur du palais, et l'individu resta maître de la place. Ce ne fut cependant pas pour longtemps, car il fut presque aussitôt arrêté et logé au poste. Cet homme est connu de la police comme un vaurien de la pire espèce. Il a déjà purgé une sentence pour tentative d'assassinat.

Attaques contre un journaliste.—On télégraphie de Paris, à la date du 27 mars 1882 :

« Un nommé Lesueur, qui s'est porté à des voies de fait sur la personne de M. Périer, rédacteur au *Figaro*, a comparu devant le tribunal correctionnel et a été condamné à six mois de prison. »

Voilà comme on agit, en France, et l'on a raison. La presse doit être protégée contre la morgue et l'insolence de ceux qui, non content de bâillonner les gens, voudraient encore briser leur plume quand leurs impolitesses sont racontées. Les journalistes ont le devoir d'être polis envers les personnes avec lesquelles ils sont en rapport, mais ils ont aussi le droit de se faire respecter quand on est plus qu'impoli à leur égard. *Qui habet aures audiendi, audiat.*—(Pionnier de Sherbrooke.)

Artemus Ward et le "Régiment Michigan."—Un jour dans un hôtel, à Louisville, Ky., Artemus fut présenté à un colonel qui avait commandé un régiment du Michigan durant la guerre. Artemus, avec cet air narquois qui le caractérisait, lui demanda quel régiment il avait commandé. Le colonel, croyant à une moquerie, devint furieux, jurant comme un cocher. Ce ne fut qu'après beaucoup d'explications qu'il se calma suffisamment pour entendre l'explication. Artemus lui dit qu'il avait tort de tout confondre avec la guerre. Il est toujours dangereux de mêler toute chose, surtout avec un malade. C'est un plaisir pour nous de dire que notre concitoyen, le colonel S. H. Taylor, ne se laisse pas induire en erreur au point de confondre toute chose. Dernièrement il écrivait : "Je certifie que j'ai souffert horriblement du rhumatisme et d'une névralgie durant l'automne de 1879. J'ai essayé plusieurs remèdes patentés sans aucun soulagement. Un jour j'entendis prôner l'huile de St. Jacob. Par curiosité, j'achetai une bouteille et en fit l'essai, ce qui me procura quelque soulagement et me guérit finalement." De tels témoignages, de personnages haut placés, prouvent qu'il n'y a rien de supérieur à l'huile de St. Jacob.—*Gazette de Washington*. (Ind.)

La Consommation guérie.—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorges et autres maladies des poumons ; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et nul par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je ne fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, *franc de port*, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. NOYES, 148, Power's Block, Rochester, N.-Y.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. Les *Trochisques de Brown* pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulagent l'irritation, guérissent l'asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chanteurs. Depuis 30 ans que ces *Trochisques* sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.



VICTOR HUGO ET SES PETITS-ENFANTS

UNE PREMIÈRE LEÇON D'ÉCHECS

(Suite)

Dans ce Cavalier, à la démarche irrégulière, sautant du noir au blanc, du blanc au noir, tu reconnaitras, mon enfant, le symbole de l'opportunisme, de cette transformation d'idées, d'opinions et de systèmes, devenue presque indispensable aujourd'hui à celui qui veut parvenir, indiquant, en d'autres termes, que dans ce monde, au milieu des couches de la société actuelle, pour faire son chemin, il faut biaiser un peu. Il y en a, il est vrai, qui biaisent un peu trop. Triste doctrine que les circonstances cependant rendent quelquefois nécessaire.

Courage, intrépidité, ruse et finesse, telles sont les qualités qui ressortent de la marche diagonale de cette autre pièce appelée, en France, *Fou*, Evêque en Angleterre, comme ces deux nations s'entendent ! Avec quelle ardeur cette pièce s'élance au premier signal de la lutte et vient se placer au milieu de l'arène, seule, isolée, sans soutien, prête à narguer l'ennemi en lui adressant un orgueilleux défi ; mais, cette provocation n'est pas sérieuse, ce fou ne s'est avancé que pour mieux espionner les forces et la position de l'adversaire, c'est le Ullhan germanique : tant qu'il ne sera pas inquiété, il continuera un rôle d'observateur, mais, à la moindre attaque, il défile au plus vite, se blottit dans quelque coin obscur, espérant qu'on l'oubliera. Couvrant alors de son regard oblique, l'imprudent adversaire, il est prêt à s'élancer de nouveau, à profiter de la plus petite négligence, sauf à succomber, s'il est découvert.

Voilà l'image de l'homme actif, adroit, intelligent. Entraîné par la vivacité de sa nature, il s'élance d'un seul bond au milieu de la vie ; mais, à la vue des écueils et des dangers, il s'arrête, hésite, recule même effrayé de son audace, et comprend le besoin de se recueillir et d'observer. Il va dans la retraite méditer sur les faits, mûrir ses facultés et se disposer à les utiliser plus avantageusement dans la suite.

Tel est le beau côté de l'interprétation : en retournant la médaille, nous y trouvons le modèle de ces individus se plaçant devant nous pour nous barrer le passage, surveiller nos actes, escompter nos revers et paralyser nos succès : Faisons-nous preuve de courage en demandant compte de leur conduite ? Ils s'excusent timidement, protestent de leurs intentions inoffensives ; nous les croyons sincères, hélas ! ils seront les premiers à consumer notre ruine.

Occupons-nous maintenant des Pions ; tous, au début, ont les mêmes privilèges ; leur marche est uniforme, ils avancent en droite ligne, un seul pas à la fois, à l'exception de leur premier mouvement, où ils peuvent en faire deux ; petite allégorie représentant la pétulance de la jeunesse. Ils prennent de côté, autre allégorie indiquant le danger d'une attaque qui n'est pas dirigée exactement en face de vous. Ils ont tous le même but, celui de parvenir à la huitième case de l'échiquier pour revêtir alors le titre qui leur convient et se transformer ainsi en Dame, Tour, Cavalier ou Fou ; mais, pour arriver à la réalisation de leur désir, que de difficultés, que d'obstacles à surmonter, et, cependant aussi quelquefois quelle chance ! ils se sont simplement donné la peine de naître. Ils ont trouvé la place libre et n'ont eu besoin que d'avancer.

Doués comme ces Pions au début de la vie d'instincts et de facultés uniformes, nous aussi aspirons au pouvoir, aux sommets de l'échelle sociale, à la fortune, à la gloire ; mais, dans le résultat de nos efforts, comme dans ces Pions, quelle étonnante diversité ! Pour atteindre le but de nos desirs, nous devons aussi avancer péniblement au milieu de périls, de jaloux et d'envieux disposant d'éléments supérieurs aux nôtres, souvent même de faveurs exceptionnelles, quelquefois aussi de celles du hasard. *Le premier qui fut Roi fut un soldat heureux.* Mais, cette pourpre à laquelle l'homme aspire ainsi que le Pion de l'échiquier, a ses déceptions et ses charges. Un rôle secondaire est quelquefois préférable. Dans certaines positions, une Dame est impuissante à donner échec et mat, un Cavalier réussit. Fabricius, au milieu des Espagnes, préféra le titre de citoyen Romain à celui de Roi. Le manteau royal eût alourdi sa marche, paralysé ses élans ; son cheval de bataille et son armure suffisaient à ses plans.

Toute puissance est faible à moins qu'elle ne soit unie. Si ces Pions ont besoin de se soutenir, de s'aider mutuellement, de se sacrifier même l'un pour l'autre, combien il nous est nécessaire aussi pour parvenir de trouver un appui et des preuves de sacrifice et de dévouement.

C'est au centre de l'échiquier que les Pions acquièrent leur plus grande force, c'est au milieu des grands centres de civilisation que nous sommes le mieux à même de développer nos facultés, d'utiliser nos aptitudes, trouvant dans cette immense agglomération d'esprits supérieurs le plus puissant mobile de nos efforts et de nos ambitions.

Regarde maintenant ces deux Pions se menaçant sans cesse, croisant leurs lances, s'élançant l'un sur l'autre, restant à la même place, à demi pourfendus, continuant à se défier, à retourner le fer dans leurs plaies, et semblant se complaire à la vue de leurs blessures ; ils auraient, tous les deux, passer tranquillement leur chemin ;

non, ils préfèrent demeurer dans une constante opposition, sauf à succomber tous les deux.

N'est-ce pas l'image de l'opiniâtreté, de la jalousie de l'homme processif, ne se plaisant que dans les discussions, les querelles et les ruines, oubliant la fable des plaideurs et l'huile ?

Perrin tire l'argent à lui
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

Mon cher Georges, après t'avoir expliqué les propriétés de chaque pièce et t'avoir démontré l'analogie qu'elles présentent avec les nôtres, je vais compléter les preuves de cette analogie par la similitude des passions, des mouvements de ces pièces avec les actes et les différentes situations de la vie.

Des débuts de la lutte aux échecs, comme de ceux de notre carrière, dépendent les résultats de l'avenir. Dans celui des Echecs, forts de tous nos moyens de défense et d'attaque, de toutes nos aptitudes et de toutes nos ressources, nous nous sentons à l'aise, légers, dispos, heureux de combattre ; rien ne semble s'opposer à la réalisation de nos espérances ; nous prenons alors librement nos ébats, nous nous affranchissons même des entraves de la prudence, nous nous abandonnons aux caprices de notre imagination, nous caracolons hardiment dans l'arène, inattentifs aux mouvements de l'ennemi, confiants en nous-mêmes, fiers de notre audace, de notre énergie, de quelques succès peut-être, mais trop souvent éphémères, et nous entonnons déjà les chants de victoire. Mais, à ces témérités, à ce bruit de fanfares, aux cris de nos soldats, aux projectiles de nos batteries, au sifflement des balles répondent de mêmes hardiesses, de mêmes canonnades, de mêmes provocations, de mêmes hymnes de victoire. La lutte s'engage, vive, impétueuse, terrible, acharnée, incessante, infatigable, les obstacles surgissent, se renouvellent, vous commencez à douter du succès, l'ennemi vous presse, vous harcèle, vous voudriez battre en retraite ; il est trop tard ; il vous faut vaincre ou mourir !

Les débuts de la vie sont exactement semblables à ceux d'une partie d'Echecs. L'effervescence de la jeunesse et une trop grande confiance dans nos facultés, nous dérobent au début la moindre apparence de difficultés, le moindre signe de dangers ; sourds alors aux conseils de la prudence et de la raison, nous nous laissons aller, sans préoccupation aucune, au hasard, et mollement bercés au milieu de riantes illusions, nouveaux enfants d'Epicure, c'est couronnés de fleurs, enivrés de voluptés que nous nous aventurons dans le rude sentier de la vie, nous imaginant n'y trouver que des roses et de ravissantes perspectives. Soudain, le sol fléchit sous nos pas, la terre tremble et s'entr'ouvre, des précipices nous donnent le vertige, des rochers se dressent devant nous, des spectres hideux nous épouvantent ; les dangers se multiplient, nous nous arrêtons, alors, indécis, effrayés, nous dépensons en efforts inutiles notre ardeur première, nous faisons un appel suprême à tout ce qui nous reste de courage et d'énergie, nous voudrions retourner sur nos pas, recommencer le voyage, hélas ! il est trop tard !

Or, dans le monde, comme aux Echecs, méfions-nous de cette espèce de facilité que présente les débuts. Une pièce, un pion, imprudemment engagé, suffisent souvent pour déterminer un résultat fatal, un premier faux pas, la moindre négligence, la plus petite faute, un seul instant d'oubli, compromet l'avenir. Et que d'efforts, de prodiges d'intelligence ne nous faut-il pas alors pour réparer ce qui n'est que trop souvent irréparable !

C'est donc à ces préliminaires que nous devons apporter toute notre attention, notre intelligence et nos efforts ; c'est alors surtout que nous avons besoin de conseil et d'appui.

Au jeu d'Echecs, ces brillantes ouvertures, ces gambits qui éblouissent à première vue, mais dont l'éclat éphémère disparaît devant les lumières de l'expérience, ne représentent-ils pas ces hommes glorieux, en imposant à la foule par un faste trompeur, soutenant pendant quelque temps à l'aide de sacrifices un rôle au-dessus de leurs moyens, fléchissant en face d'une résistance prolongée, et s'écroulant tôt ou tard pour ne plus se relever ?

Aux Echecs comme dans la vie, gardons-nous surtout des excès d'enthousiasme ou de désespoir.

Echec, est le mot qui avertit le Roi du danger.

Que de fois la raison ne nous le fait-elle pas tendre !

Aux Echecs, on est forcé d'y faire attention ; dans la vie, malheureusement, on y reste trop souvent sourd.

C'est la seule différence. *Echec et mat*, c'est le cri de la mort !

Il est tard, Georges, la cloche du déjeuner nous appelle ; les petites montent ; vite, fermons l'échiquier, replaçons les pièces dans la boîte, entassons, n'importe comment, les Pions, les Cavaliers, les Tours, les Reines, les Fous et les Rois, dernière ressemblance avec l'humanité.

Et la garde, qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas les Rois.

Revenons à la devise de cet essai : " En toute chose, il faut considérer la fin," et concluons.

La fin, c'est-à-dire le but, la question philosophique et morale ; et par mes explications, tu auras compris

quel intérêt se rattache à ce jeu, qui charme, instruit, éclaire et console tout à la fois, à ce jeu, le Roi des jeux et le jeu des Rois.

Georges comprit si bien qu'il se mit tout de suite à étudier, à regarder attentivement les parties de son grand-père et du docteur que, rentré au collège, il s'exerça journellement, et que l'année suivante, en revenant aux vacances, il battait M. Wilfred.

Le capitaine de l'*Invincible* avait dû baisser pavillon devant le canotier d'Oxford.

ALPHONSE DELANNOY.

FIN

Un charmant enfant que le jeune Anatole. Seulement il ne faut rien lui laisser sous la main.

Son père, un jour, oubliant cette précaution, le laissa en face d'une magnifique assiette de raisin.

Il aurait fallu être un sage et même un saint pour résister à la tentation.

Anatole prit une des grappes, la plus belle, la plus mûre, la plus appétissante, et, l'approchant de ses lèvres, il dit :

— Il y a promesse de mariage entre une grappe de raisin et ma bouche. Si quelqu'un connaît des empêchements à cette union, il est prié de les faire connaître.

Nul ne se présentant pour révéler les empêchements, Anatole mangea la grappe et l'assiettée.

Cependant le père était dans une pièce voisine, voyant et entendant tout.

Il entra, mit à nu le... de son héritier, et avant de frapper dit :

— Il y a promesse de mariage entre ma main et le... d'Anatole. Si quelqu'un connaît quelque empêchement, il est prié de le révéler.

— Je connais, s'écria Anatole, je connais un empêchement.

— Lequel dit le père.

— Les parties ne sont pas d'accord.

LES ÉCHECS

Montréal, 6 avril 1882.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPER, 698, rue Saint-Bonaventure.

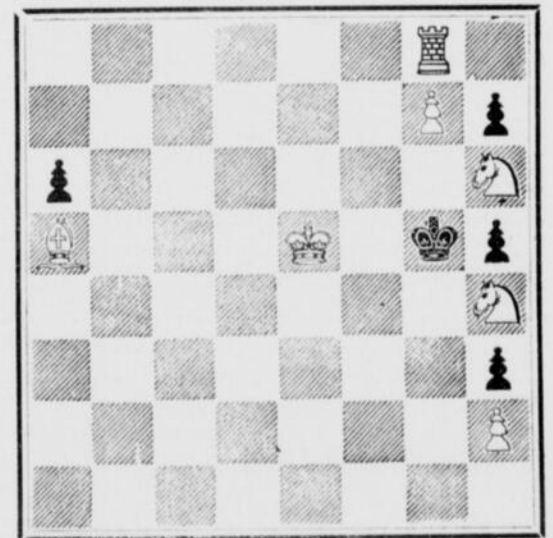
SOLUTIONS JUSTES :

No. 303. — MM. F. Gingras, Trois-Rivières ; L. O. P., Sherbrooke ; L. Dargis, P. Fabien, M. Lafrenais, Montréal ; Un amateur, Terrebonne ; N. P., Sorel ; H. Lupien, V. Gagnon, S. Tardieu, Québec ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; E. Legault, Ottawa ; H. Lalandy, New-York.

PROBLÈME No. 304.

Composé par M. le Dr S. GOLD

(Extrait de son recueil actuellement sous presse)
sons.—5 pièces.



BLANCS.—7 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION.—No. 303.

Blancs.	Noirs.
1 D 7e R	1 R 5e F ou 5e D
2 R 2e F ou 2e D	2 P 6e R, échec
3 D pr P, échec et mat.	
	SI :
2 D 5e FD ou 5e CR	1 R 6e D ou 6e F
3 D 4e FD ou 4e CR, échec et mat.	2 P 6e R

Aucun danger de la maladie des reins ou des rognons si vous faites usage des Amers de Houblon. C'est un des meilleurs remèdes de famille. Essayez-le ; n'en prenez point d'autres.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME.

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Médecines.

A. VOGELER & CIE.,
Baltimore, Md., U. S. A.

MOUSSEAU, ARCHAMBAULT & MONK
AVOCATS,
No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND)
MONTREAL
Hos. J. A. MOUSSEAU | J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L.
C.R. et M.P., Sec. d'Etat. | F. D. MONK, B.C.L.



CANAL WELAND

Avis aux personnes qui s'entendent à poser les lumières électriques

DES soumissions cachetées, adressées au soussigné, et portant la suscription: "Soumission pour lumières électriques," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des mailles de l'Est et de l'Ouest, MARDI, le 21e jour de FEVRIER prochain, pour éclairer les écluses, etc., sur la nouvelle partie du canal Welland, au moyen de l'électricité.

On pourra voir à ce bureau ainsi qu'au bureau de l'ingénieur local, Thorold, un plan indiquant la position relative des lumières projetées; on pourra aussi obtenir une copie imprimée des conditions générales et autres renseignements, soit en s'y adressant personnellement ou par lettre.

Les soumissions doivent être faites conformes aux conditions générales.

Ce département ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, **F. BRAUN,** Secrétaire.
Dépt. des chemins de fer et canaux,
Ottawa, 31 janvier 1882.

The Purest and Best Medicine ever Made.
A combination of Hops, Buchu, Mandrake and Dandelion, with the best and most curative properties of all other Bitters, makes the greatest Blood Purifier, Liver Regulator, and Life and Health Restoring Agent on earth.
No disease can possibly long exist where Hop Bitters are used, so varied and perfect are their operations.
They give new life and vigour to the aged and infirm.
To all whose employments cause irregularity of the bowels, or who are debilitated, and require an Appetizer, Tonic and mild Stimulant, Hop Bitters are invaluable, without intoxicating.
No matter what your feelings or symptoms are what the disease or ailment is use Hop Bitters. Don't wait until you are very sick but if you only feel bad or miserable, use them at once. It may save your life. It has saved hundreds.
\$500 will be paid for a cure so they will not cure or help. Do not suffer or let your friends suffer, but use and urge them to use Hop Bitters.
Remember, Hop Bitters is no vile, drugged, drunken nostrum, but the Purest and Best Medicine ever made, the "INVALIDS FRIEND" and "HOPE" and no person or family should be without them.
D.P.C. is an absolute and irresistible cure for drunkenness, use of opium, tobacco and narcotics. All sold by druggists. Send for Circular. Hop Bitters Mfg. Co., Rochester, N.Y. and Toronto, Ont.

BULLETIN MENSUEL
DU
Bureau de Poste de Montréal
AVRIL 1882

Distribuées.		DÉPÊCHES.	Fermées	
A. M.	P. M.		A. M.	
Ontario et Etats de l'Ouest.				
8-9 00		(A) Ottawa, par chemin de fer	8 15	8 00
8-8 40		(B) Provinces d'Ontario, Manitoba et Colombie Ang. Montréal à Carillon par la rivière Ottawa.	8 15	8 00
Québec et Provinces Maritimes.				
	5 35	Québec, Trois-Rivières, Berthier, Sorel, par vapeur.		1 50
	8 00	Québec, Trois-Rivières, Berthier, etc., par Q.M.O. & O.		8 00
	8 00	(B) Québec par le ch. de fer du Grand-Tronc.		8 00
	12 50	(B) Township de l'est, Trois-Rivières, Arthabaska et Rivière-du-Loup, par ch. de fer.		8 00
	9 20	Ch. de fer Occidental, (ligne principale) à Ottawa.		7 00
	8 00	Ch. de fer Occidental, emb. St-Lin et St-Jérôme.		4 30
	8 00	Ch. de fer Occidental, emb. St-Jérôme et St-Janvier.		7 00
	11 30	Ch. de fer de Laprairie, St-Hémi et Hemmingford.		2 15
	8 00	12 45 St-Hyacinthe, Sherbrooke, Coaticook, etc.	6 00	2-15 8
	8 00	Ch. de fer d'Acton et Sorel.		8 00
	10 00	St-Jean, Stanbridge et Station St-Armand.		7 00
	10 00	St-Jean, Ch. de fer Vermont Junction et Shefford.		2 15
	9 00	Ch. de fer Sud-Est.		4 45
	8 00	N.-Brunswick, N.-Ecosse et l'île du P.-E.		8 00
		Terreneuve, partant de Halifax, 10 et 24 Avril.		8 00
Dépêches Locales.				
	9 45	Valleyfield, Valois et Dorval		4 30
	11 30	Route Be-narquois		6 00
	11 30	Boucherville, Contre-cœur, Varennes et Verchères.		1 45
	9 00	5 30 Côte St-Antoine et N.-Dame de Grâce.	9 00	6 00
	9 00	5 30 Hochelaga.	8 00	2 15-5
	11 30	Huntingdon.	6 00	2 00
	10 00	5 30 Lachine.	6 0	2 00
	10 20	3 00 Laprairie.	7 00	2 15
	10 30	Longueuil.	6 00	1 45
	10 00	New Glasgow, Ste-Sophie, par emb. du Ch. de fer Occidental.		4 30
	10 00	Longue-Pointe, Pointe-aux-Trembles et Charlemagne		2 00
	8 30	2 30-6 Pointe St-Charles.	8 00	1 15-5
	11 30	Ste-Cunégonde.		6 00
	10 00	St-Lambert		2 15
		1 30 St-Laurent, St-Martin et St-Eustache.		7 00
	11 30	5 30 Côte St-Paul et St-Henri de M.		6 00
	10 00	Pont-Viau et Sault-au-Récollet (aussi Bougie).		3 30
	10 00	6 55 Village Saint-Jean-Baptiste, Mile-End et Coteau Saint-Louis.	7.00 et 11 45	3 30
Etats-Unis.				
	8-9 40	Boston et les Etats de la N.-Angleterre, excepté le Maine.	7 00	5 45
	8-8 40	New-York et Etats du Sud.	6 00	2 15
	10 30	12 30 Island Pond, Portland et le Maine.		2 30-8
	8-8 40	Etats de l'Ouest et du Pacifique.	8 15	8 00
Grande-Bretagne.				
		Par ligne Cunard, Lundi 3, 10, 17 et 21.		7 00
		Par ligne Cunard, Supplémentaire, 11 et 25 Avril.		2 15
		Par ligne Hamburg de New-York, 5.		5 15
		Par ligne Inman de New-York, 12.		2 15
		Par ligne Hamburg de New-York, 19.		2 5
		Par ligne White Star de New-York, 26.		2 15
		Par ligne canadienne de Halifax, Jeudi, 6, 13, 20 et 27.		7 00
		Par ligne White Star de New-York, 14.		2 15
		Par ligne Inman de New-York, 28.		2 15

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Océans, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complets pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Echantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse: STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.

"L'OPINION PUBLIQUE"
On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Beary. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

LA POUDRE ALLEMANDE
SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS
ET EST
Vendue chez tous les Epiciers respectables

LES PILULES GOLVIN ET LEUR IMITATION
On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. — Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon. De plus, chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. — Les Pilules de Golvin sont un puissant dépuratif du sang. Elles sont efficaces dans toutes les maladies; elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres, les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulièrement toutes les affections énumérées dans le **Nouveau Guide de la Santé**. En purifiant le sang, elles sont un préservatif des nombreuses maladies et les moindres malaises qu'amène le renouveau. — Se vendent dans toutes les Pharmacies. — Exiger avec chaque boîte le **Nouveau Guide de la Santé**. — Toute communication relative à la **Méthode dépurative**, doit être adressée à **M. GOLVIN**, 50, rue Olivier-de-Serres, Paris. — A Montréal, LAVIOLETTE & NELSON.

Compagnie du chemin de fer du Pacifique canadien

La COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE CANADIEN offre à vendre des terres dans la FERTILE CONTRÉE de Manitoba et le Territoire du Nord-Ouest, moyennant certaines conditions de culture, à raison de

\$2.50 L'ACRE

Le prix d'achat est payable un sixième comptant et la balance en cinq versements annuels avec intérêt à six pour cent.

UNE REMISE DE \$1.25 L'ACRE

est allouée pour la culture, tel que décrit dans les règlements agraires de la Compagnie.

LES TITRES DE PROPRIÉTÉS

de la Compagnie, que l'on peut se procurer dans toutes les agences de la Banque de Montréal, et dans les autres institutions financières du Canada, seront

RECUS A DIX POUR CENT DE PRIME

sur leur valeur au pair, plus les intérêts composés, pour et en paiement du prix d'achat, diminuant d'autant par conséquent le prix de la terre pour l'acheteur.

Des conditions spéciales seront faites aux compagnies d'émigration et d'agriculture. Pour copie des règlements agraires et autres détails, s'adresser au commissaire des terres de la compagnie, JOHN McTAVISH, à Winnipeg, ou au soussigné.

(Par ordre des directeurs.)
MONTREAL, 1er Décembre 1881.

CHARLES DRINKWATER, Secrétaire.



CHEMIN DE FER Q. M. O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE
LUNDI, 2 JANVIER 1882,

Les trains partiront comme suit:

	MIXTE.	MALLE.	EXPRESS
Départ de Hochelaga pour Ottawa.	8.30 pm	8.30 am	5.00 pm
Arrivée à Ottawa.	7.55 am	1.20 pm	9.50 pm
Départ de Ottawa pour Hochelaga.	10.00 pm	8.10 am	4.55 pm
Arrivée à Hochelaga.	9.45 am	1.00 pm	9.45 pm
Départ de Hochelaga pour Québec.	6.40 pm	3.00 pm	10.00 pm
Arrivée à Québec.	8.00 am	9.50 pm	6.30 am
Départ de Québec pour Hochelaga.	5.30 pm	10.00 am	10.00 pm
Arrivée à Hochelaga.	7.30 am	4.50 pm	6.30 am
Départ de Hochelaga pour St. Jérôme.	6.00 pm		
Arrivée à St. Jérôme.	7.45 "		
Départ de St. Jérôme pour Hochelaga.	6.45 am		
Arrivée à Hochelaga.	9.00 "		
Départ de Hochelaga pour Joliette.	5.15 pm		
Arrivée à Joliette.	7.40 pm		
Départ de Joliette pour Hochelaga.	6.30 am		
Arrivée à Hochelaga.	8.50 am		

Service local entre Aylmer, Hull et Ottawa.
Tous les Trains de Passagers sont pourvus de Chars-Palais le jour et de Chars-Dortoirs la nuit.
Les Trains allant et venant d'Ottawa font coïncidence avec les trains allant et venant de Québec.
Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m.
Les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal et quittent la Station du Mile-End dix minutes plus tard qu'à Hochelaga.

Bureau Général, 13, Place d'Armes
BUREAUX DES BILLETS:
13 PLACE D'ARMES, } MONTREAL.
202 RUE ST-JACQUES, }
VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUÉBEC.
VIS-A-VIS L'HOTEL RUSSELL, OTTAWA.
L. A. SÉNORAT,
Surintendant-Général.

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON,
AVOCATS,
No. 11, Cote de la Place-d'Armes.
MONTREAL
ALEX. LACOSTE, C.R.L.L.D. BENJ. GLOBENSKY, C.R.
F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROSSKAU, L.L.B.

LORGE & CIE.
21, RUE SAINT-LAURENT
Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie et de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.



Chemin de Fer Intercolonial

1881—Arrangements d'Hiver—1882

A partir du 21 Novembre 1881, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit:

Part de Pointe-Lévis.	8 10 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup.	12 55 p. m.
" Trois-Pistoles.	2 05 "
" Rimouski.	3 49 "
" Campbellton.	8 35 "
" Dalhousie.	9 15 "
" Bathurst.	11 17 "
" New-Castle.	12 52 a. m.
" Moncton.	4 60 p. m.
" Saint-Jean.	7 30 p. m.
" Halifax.	12 40 p. m.

Ces trains font la connexion à la Jonction des Chaudières, avec les trains du Grand-Tronc qui partent de Montréal à 10.0 p. m.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche.

Les trains quittant Halifax à 2.45 p. m., et St-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6 hrs. a. m., en faisant connexion à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc à 8.10 p. m., restent à Campbellton le dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois, etc., des informations complètes seront données par

G. W. ROBINSON,
Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 12, rue Saint-François-Xavier, ancien local du bureau de Poste, Montréal.
D. POTTINGER,
Surintendant-en-Chef.
Moncton, N. B., 15 nov. 1881.—52 f.

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE - BURLAND
(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS, LITHOGRAPHES, IMPRIMEURS, GRAVEURS, EDITEURS, ETC., ETC.
3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY MONTREAL

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.
Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.
Toutes commandes par Poste promptement exécutées.
G. B. BURLAND,
Gérant.